



LE CONTRAT ROMPU

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX MÉLÉ DE CHANTS

PAR M. TAILLADE

MISE EN SCÈNE DE M. BERTHOULET. — MUSIQUE DE M. HIPPOLYTE BOISAT. — DÉCOR DE M. WAGNER.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre Beaumarchais, le samedi 24 avril 1859.

POUR LES REPRÉSENTATIONS DE M. TAILLADE.

DISTRIBUTION :

JEAN-MARIE (1^{er} rôle, 24 ans).....
JACQUES DURAND, son père, fermier (père noble, 50 ans).....
GEORGES DELABOCHÉ, jeune médecin (jeune 1^{er} rôle, 25 ans).....
SIMON TIERKA (1^{er} comique marqué, 30 ans).....
GREGOIRE, garçon de ferme (1^{er} comique jeune).....
JEROME GAUTIER, père de Denise.....
DE FRÉVILLE.....
UN INCONNU.....
BAPTISTE.....
UN NOTAIRE.....

MM. TAILLADE.....
MARSONY.....
FERRIER.....
FÉRAJOUR.....
COLLEVILLE.....
FOLLOT.....
BOYER.....
SAMSON.....
DUBOIS.....

UN TOUROLBOU.....
MARTE DURAND, mère de Jacques (mère noble, 70 ans).....
GENEVIÈVE RENAUD (1^{er} rôle, 20 ans).....
DENISE GAUTIER (jeune première, 18 ans).....
CATHERINE, soubrette.....
MADAME DE FRÉVILLE.....
ROSE, femme de chambre.....
UNE MARCHANDE DE PLAISIRS.....
MARIE, fille de Jean (5 ans).....
DEUX OUVRIÈRES.....

MM.....
M^{lle} THIÉRY.....
M. FONTAINE.....
FONDOUX.....
BLANCHET.....
BOUSCELLE.....
LECIER.....
La petite ROSIE.....

PROMENEURS. — PAYSANS. — PATRONNES.

La scène se passe, au 1^{er}, 2^e et 6^e tableaux, aux environs de Vendresse, près de Mézières. Aux 3^e, 4^e et 5^e tableaux, à Paris, vers 1790.

Premier Tableau. — LE CONTRAT ROMPU.
Deuxième Tableau. — L'ABANDON.

Troisième Tableau. — EN SOUS DE MISE.
Quatrième Tableau. — LES DIAMANTS.

Cinquième Tableau. — PAI VIE GENEVIÈVE.
Sixième Tableau. — LE PARDON.

ACTE PREMIER.

Premier tableau.

LE CONTRAT ROMPU.

Le théâtre représente un intérieur de ferme. — Porte au fond ; à droite, fenêtre ; à gauche, un

escalier conduisant à la chambre de Jean-Marie. — A droite, une grande cheminée, à côté un miroir. — A droite également, mais au premier plan, la chambre de Martine. — A gauche, un haut bahut ; — à droite, un grand fautoil ; — au fond, près de la porte, un coucou, petite table ronde près de la cheminée, chaises communes, une table à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, montée sur une chaise, prend

dans un carton placé au dessus du bahut, un fieu garni. — Le coucou sonne six heures du matin.

CATHERINE. Comment déjà six heures ! et je ne suis pas plus avancée ; ah Dieu ! que l'temps s'écoule vite des jours comme celui-ci ! — Voyons, que j'aie dépêché à mettre mon linge, pendant que le lait va bouillir ; car il faut faire tout à la fois, sans ça, on n'y arriverait pas...

CATHERINE. Qui est entré, et qui regarde Catherine, au moment où elle met son fichu. Bleu de Dieu, est-elle gentille !

CATHERINE. Sans voir Grégoire, Voyons, que j'aime ça le mieux possible.

GREGOIRE. Qui s'est avancé, embrasse Catherine sur le cou et lui caresse son fichu. Ah ! ma foi, tant pis !

CATHERINE. Ah ! c'est si bête de faire des peurs !

GREGOIRE. Ah ! ah ! ah ! voyez-vous la coquette, qui vient s'habiller ici parce qu'il y a un grand miroir.

CATHERINE. Et qu'il m'a dit là, toi ?... est-ce que ça te regarde ? Tiens, tu ferais bien mieux de voir un peu au lait, qui va s'en aller tout à l'heure. (Un mouchoir se déchaine et il est à la main.) Donne-moi donc ça.

GREGOIRE. Un fichu d'usage... et un bonnet avec des tra la la ; on n'dirait pas qu'il est moi-même maître qui va s'habiller aujourd'hui, ma parole ; on dirait qu'il est elle.

CATHERINE. Si je me mariais, ça ne serait pas avec toi, toujours.

GREGOIRE. Eh ! ben, avec qui donc ?...

CATHERINE. Mais donne-moi donc mon fichu. (Elle lui prend le fichu.) Ah ! tiens : le v'la tout chiffonné à présent.

GREGOIRE. Ah ! non, rien... un tout petit peu... c'est bien fait, pourquoi qu'vous m'avez des choses comme ça... qui... que...

CATHERINE. Inutile ! donne-moi donc une éponge, sur le peigne.

GREGOIRE. Va prendre l'éponge sur la table à gauche et la lui donne. Oh, donne, Catherine, là, tout d'bon, est-ce que c'est pour de vrai, c'est l'as dit ?

CATHERINE. Que j'te voudrais pas pour mari ?

GREGOIRE. Oui... !

CATHERINE. Et c'est qu'il a l'habitude de mentir ?

GREGOIRE. Fais-moi. Eh ben ! qui donc alors ?

CATHERINE. Personne.

GREGOIRE. J'ai une idée ça...

CATHERINE. Tu as acheté de s'habiller.

Voyons, comment me trouves-tu ?...

GREGOIRE. Eh ! pardieu, j'te trouve bien.

CATHERINE. Tu es l'air d'un être fâché ?

GREGOIRE. Oui, qu'en suis fâché.

CATHERINE. Eh ! ben j'te l'interdis de la galanterie.

GREGOIRE. Tiens, j'voudrais qu'tu sois laide... ché ! mais... laide... comme... comme Simon Pierka.

CATHERINE. Veux-tu te faire ; ça s'rait dans le cas de m'porter malheur ; j'aime pas entendre prononcer e nom là, moi, j'ai fait un drôle d'effet ; un jour comme celui-ci, surtout, un jour de mariage !

GREGOIRE. Faut pas m'en vouloir... c'est dans mon intérêt ; c'était, comme au dit, de l'égoïsme de ma part, c'était pour que les autres gars n'vous regardent pas tant ; et que j'aime tout seul.

CATHERINE. Mais si j'étais laide, tu n'aurais plus alors, bête.

Aux auteurs de M. Barrot.

Un fleur, lorsqu'elle est vilaine,
On n'en voit pas, la la la la la,
On ne peut l'admirer que la prise
De la coquette sur son chemin.
C'est ainsi pour une fille,
On la traite comme la fleur,
Pour a qu'elle soit gentille,
On ne s'informer pas du cœur.

GREGOIRE. Dis donc, Catherine, si nous profitons de l'occasion pour faire, comme on dit, d'une pierre deux coups... Si nous profitons

du mariage de M. Jean-Marie pour célébrer le nôtre.

CATHERINE. Voyez-vous ça... Oh ! je n'ai pas voulu ça moi ; il faut que j'aime... et puis, crois-tu, le jour, c'est bien, c'est bien, c'est bien ; mais le lendemain... on ne sait jamais ce qui arrivera, le lendemain. Entre nous, là, nous pourrions bien dire ça, nous ; est-ce que tu crois que si c'était, une supposition, moi qui me marie avec m'sieu Jean, est-ce que tu crois que j'yrais pas tout entière de tout ? qu'on dit de lui dans l'payé ?...

GREGOIRE. Quel donc ?

CATHERINE. On dit qu'il jure.

GREGOIRE. A quoi ?...

CATHERINE. On dit qu'il joue comme ça, à la ville, tout son argent, dans des maisons qui en font commerce, que c'est à faire peur là-dessus, on se enfonce...

GREGOIRE. Tiens, j'parlerais que c'est un hibou de Pierka est pour quelque chose là dedans.

CATHERINE. Oh ! le méchant homme ! Tu sais bien qu'il s'est passé, l'année dernière, dans l'église, à propos d'un mariage manqué ?...

CATHERINE. Non.

GREGOIRE. Comment tu n'as pas ça ?... Il avait demandé la main de ma tante Denise Goutier.

CATHERINE. Lui ? ça possible ?

GREGOIRE. Oui, oui. Le gars était en bon chemin tout d'abord ; mais il ne savait pas que m'sieu Jean plaisait déjà à ma tante Denise ; si bien que quand il a définitivement fait sa demande... elle a refusé net.

CATHERINE. Ah ! qu'il aurait fait comme elle !

GREGOIRE. Plus tard, il a appris qu'il était M. Jean-Marie qu'en était la cause, et je n'aurais pas dû...

CATHERINE. Ah ! bah... Tiens, veux-tu que j'te dise, Grégoire, tout ça, c'est des bruits, v'la tout, ça finira bien, et nous serons tous heureux.

GREGOIRE. Et nous serons une bonne petite maîtresse de plus, et le vieux Pierka enragera tout son sang ; et un de ces quatre matins nous danserons à notre tour à une autre noce...

CATHERINE. Laquelle donc ?...

GREGOIRE. La nôtre !... Catherine, dis-moi qu'en sera peut-être, hein ?... non, ne m'as rien, laisse-moi faire ; si tu m'laisses t'embrasser, c'est ça qu'en sera peut-être, v'la tout... une, deux, trois. (Il l'embrasse.)

CATHERINE. Vraiment. Peut-être !

GREGOIRE. Pendant la main à Catherine. Tope là...

CATHERINE. Tope !...

GREGOIRE.

Aux auteurs de M. Barrot.

Catherine, si tu veux être
Ma femme, ché ! bien, moi je serai
Ton mari ?...

CATHERINE.

Mais, j'ai dit peut-être...

GREGOIRE.

Peut-être. Soit : c'est à ton gré !
Peut-être, c'est plus qu'en me parait
Parfois ça vaut dire : jamais...
Peut-être, c'est de l'espérance
Dans un doux serrement de main !

(Ils se mettent à danser, et à tourner sur le refrain.)

CATHERINE. Ah ! mon Dieu, qui s'en va dans l'air et le déjeuner de main !... (Elle lâche Grégoire qui va tomber puis se rattrape ; elle court à la cheminée. Un entrain la voix de Jacques qui appelle, Grégoire :)

CATHERINE. se relevant et bavant. Voilà,

voilà !... (A Catherine, qui rit.) Et tu ris encore !

CATHERINE. R'garde plutôt c'est que tu m'as fait faire... tout ! l'ait répondu ; pourvu qu'a s'en aille pas... ouvre donc la fenêtre.

GREGOIRE. Et M. Jacques qui m'appelle.

CATHERINE. Ouvre toujours la fenêtre.

GREGOIRE. Ça paraît à la porte de la chambre de Marthe. Grégoire ! Grégoire !...

SCÈNE II.

GREGOIRE, JACQUES, CATHERINE.

JACQUES. Tu es donc sourd ?... ah ! bavard !... quand j't'appelle... Catherine, m'sieu Marthe demande son déjeuner ; elle va venir le prendre ici... (A Grégoire.) Qu'est-ce que tu as donc à bâiller, toi ?

CATHERINE. Moi ?... Tiens... m'sieu Jacques... rien (il se frotte), c'est tout à l'heure, je me suis cogné...

JACQUES. Tu n'as pas vu mon fils ?...

CATHERINE. M. Jean ?... non, non, j'ai pas encore vu... (Mystérieusement) Est-ce qu'il n'est pas là ?...

JACQUES. Tu vois bien qu'il non, puisque j'te demande où il est... Allons, tais-toi ; assez d'avardage ! tu sais c'est que tu as à faire. (Catherine sort avec Grégoire ; ils entrent à droite pour aller chercher Marthe.)

SCÈNE III.

JACQUES, seul, s'asseyant à gauche.

Il ne changera pas !... et il profite d'un jour comme celui-ci... mauvais fils ! il me fera mourir !... ah ! pourquoi ai-je donné ma parole pour ce mandat mariage ?... (Regardant l'heure au coucou.) Non, il ne viendra pas !... il ne viendra pas ! (Il se tressaille.) Marthe entre appuyée sur Catherine et Grégoire.

SCÈNE IV.

JACQUES, GREGOIRE, MARTHE, CATHERINE.

MARTHE. F'vous donne bien du mal, mes pauvres enfants ? Ah !... mes jambes... mes jambes !...

GREGOIRE. N'êtes donc pas d'hélices... des choses pareilles, m'sieu Marthe... et appuyez-vous ferme...

MARTHE. D Catherine. Il est fort tout d'homme !... Savez-vous que j'mis bien heureuse de vous avoir, mes amis ?...

CATHERINE. Là !... asseyez-vous... et déjeunez bien vite... v'la vo' café qui vous attend... ne l'oubliez pas d'boire. (Elle va à la cheminée et met le café sur la petite table qu'elle approche près de Marthe.)

MARTHE. J'ai pas grand'faim, c'mais ; dans, c'est aujourd'hui le grand jour, et ça préoccupe...

CATHERINE. C'est égal... toujours une boisson... ça vous soutiendra, il faut prendre des forces au contraire.

MARTHE. Tu raison... t'as raison... (Appuyant Jacques qui se promène d'un air inquiet.) Eh ben... qu'est-ce que tu as donc à te promener comme ça, Jacques ?

JACQUES. Moi, j'ai rien... j'attends.

MARTHE. Désolé. Tu attends quoi ?...

JACQUES. Eh ben... j'attends... j'attends... (A Grégoire qui se lève.) Allons, voyons,

donne-moi donc ma pipe, toi, que j'ai demandé depuis deux heures.

CATHERINE, à Catherine. Il m'a demandé...

CATHERINE, le poussant. Dépêche-toi donc... tu vois bien...

CATHERINE. Ah oui, c'est vrai... voilà monsieur Jacques.

MARTIN. Mon Dieu, Jacques, ça m'encontré de te voir d'ici-là... est-ce que tu serais tourmenté?

JACQUES. Mais non... ma mère, vous savez bien que j'ai comme ça... la manie d'être des choses me tague... n'êtes pas attirés.

MARTIN. As-tu déjà vu, Jean, d'autre?

JACQUES. Non.

MARTIN. Comme il est long à descendre! Gregoire, va donc lui dire de s'dépêcher! Foudrais bien lui dire bonjour, moi, à cet en-fant; j'pourrais peut-être bientôt plus l'embrasser à ma guise... Ah! ça vous avez bien mis tout en ordre, vous savez que nous avons du monde... dis donc, Jacques... est-ce que tu as invité le vieux Pierka pour le contrat?

JACQUES. J'ai pu pas faire autrement.

MARTIN. Tu as eu raison, va, justement à cause de ce qui s'est passé... faut pas avoir l'air... Ah!... j'y pense... Catherine, écoute donc... as-tu bien fait ça que j'ai dit pour... tu sais?

CATHERINE. Quel donc, mami Marthe.

MARTIN. Eh! bien... la surprise... pour mon gars... as-tu mis ça à sa portée... qu'il ait pu la voir tout d' suite en entrant dans sa chambre?

CATHERINE. Oui, oui... j'ai accroché au dessus de la commode... où il a l'habitude de mettre son chapeau.

MARTIN. Crois-tu qu'il sera content, hein? ah! mais c'est une belle montre!... et qui n'a ben coûté soixante écus... ah! on n'aurait pas son fils tous les jours... et puis il va être si content... ce cher enfant.

CATHERINE, à part. Pauvre femme!... elle ne s'doute pas... (Haut.) Eh ben, allons donc, mami Marthe, vot' café va être froid... ce n'est pas gentil ça.

MARTIN. Eh ben, voyons, ne m'excuse pas... j'obéis... mais fais avertir mon fils qu'il descende.

CATHERINE, qui était à la fenêtre, s'est parée magnifiquement à Jacques, Monsieur Jacques... Vite M. Jean... j'viens d'la percevoir...

JACQUES. Eh bien! pourquoi m'parles-tu bas? pourrais-je m'y méprendre?

CATHERINE, montrant Marthe à Jacques. Ah! je croyais...

Jacques lui serre la main affectueusement. — Jean est entré sur la pointe des pieds pour ne pas se faire entendre. — Arrivé à l'escalier, son père se retourne et le regarde. — Jean s'arrête sur le pas de la porte.

JACQUES, froidement à Jean. Ah! le savais-tu?

JEAN, avec une franchise affectée. Oui, mon père...

Il tend la main à Jacques, qui retire la sienne et bat sa pipe de colère. — Ce léger bruit fait retourner Marthe, qui aperçoit Jean.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEAN.

MARTIN. Eh bien, garçon... tu ne viens pas m'embrasser (Jean va l'embrasser). On oublie tout aujourd'hui, la tête est ailleurs... eh! f'écouterai ça, va... et pourvu que tu n'gardes un p'tit coin dans ton cœur...

JEAN. Ma mère...

MARTIN, l'embrassant. Dis donc? t'es ben pâle... à c'matin; t'as fait fatigué...

JACQUES. C'est qu'il aura mal dormi peut-être... cette nuit... il n'aura même peut-être pas dormi du tout.

MARTIN. Ça s'explique... (Jean.) T'as pensé à elle n'est-ce pas... tu l'es dit toute la nuit... dire que c'est d'usain... et puis la joie... l'espoir... le bonheur... enfin le sommeil n'a pas pu venir... c'est égal... t'es ben pâle tout de suite... as-tu pris quelque chose c'matin?

JEAN. Non, ma mère, pas encore... mais j'ai besoin de rien...

MARTIN. C'est égal... tu ferais bien de... enfin comme tu voudras... tu sais que tu vas avec ton père chez-vecher la femme.

JEAN, riant. Oui, ma femme...

MARTIN. Oh! l'aimé-là!... l'aimé-là!... Ah ça, dis-donc, Jean, va pas m'oublier pour elle... j'ai jalousie, moi, d'abord... j'ai jalousie... c'est ça qu'il qu'on s'ignora l'entraîne...

JACQUES. Ben ça c'est pas la coutume de faire venir la future chez le garçon; mais que voulez-vous... avec mes mandies jantes, il n'aurait été impossible d'aller jusque chez elle, et j'aurais été ben chagrin de n'pas assister à ton bonheur.

JEAN. Ma bonne mère!

CATHERINE. Eh! bon, mami Marthe, si vous pensiez un peu vous, hein!... il faudrait songer à vous faire laïke.

MARTIN. Laisse-moi donc... j'ai bien le temps... Dis donc Catherine, à un m'a pas parlé d'la montre... Jean? écoute d'abord... franchement, là, je peut bien demander ça... la trouves-tu à ton idée?

JEAN. Oui, ma mère.

MARTIN. N'est-ce pas qu'elle est de bien bon goût?

JEAN. Tout à fait distinguée.

MARTIN. Distinguée... c'est le mot.

CATHERINE, à part. Il croit que c'est de sa femme qu'on lui parle.

MARTIN. Oh! j'étais bien sûr qu'elle te plairait... il y a bien longtemps que je pensais à te faire cette surprise-là...

JEAN. Vraiment, vous pensez...

MARTIN. Oui, oui, j'en ai fait venir plusieurs pour choisir.

JEAN, qui ne comprend pas. Ah! vous,

MARTIN. Je l'ai prise un peu riche... parce que...

JEAN. Oh! ma mère croyez bien que ce n'est pas l'argent que j'aime en elle.

MARTIN. Pardine; je m'en doutais bien... c'est pour ça que je te l'ai choisie en or.

JEAN. En or?... c'est une manière de parler...

MARTIN. Comment? une manière de parler? le marchand m'a bien assuré que c'était du vrai or... et d ne m'aurait pas trompée.

JEAN. Comment?...

CATHERINE, qui a compris le quiproquo, dit riant à Jean. Ben. C'est une montre, une surprise de ton père.

JEAN. Oui, ah! oui... sans doute, et moi qui ne vous ai seulement pas encore remerciée...

JEAN, se levant. (Il l'embrasse.)

MARTIN. C'est un souvenir, toi, mon enfant, garde-le bien longtemps.

AIR: T'es couronné.

Et quand pour ta vieille grand-mère,
Tu montres sonner l'ailles,
Reds mon nom dans ta prière,
Pour qu'il arrive jusqu'à Dieu
En songant ça aussi de ta vie
Elle a aimé l'un des deux jours,
Oh! garde-la bien, j'en suis sûr,
Mon enfant, garde-la toujours! (bis.)

CATHERINE, à part. Pauvre mami Marthe! comme ça lui ferait de la peine si elle savait que tout ça...

MARTIN. Mais nous bavardons là, nous bavardons... et Thérèse passe... Voyons, Catherine, aide-moi à me lever... que j'aille mettre ma plus belle robe... car, enfin, il faut bicher d'être gentille aujourd'hui... Va faire comme moi... va, mon enfant...

JEAN. Oui ma mère. (Jean va pour monter d sa chambre.)

JACQUES, l'arrêtant. Restez un peu, j'ai à vous parler. (A Marthe.) Dis-moi, ma mère, j'ai à vous en dire un peu d'avenir, j'ai plusieurs choses à vous en dire... et Jean viendra me rejoindre...

MARTIN, se disposant à sortir. Eh! bien, c'est ça.

CATHERINE. Voulez-vous mon bras, mami Marthe?

MARTIN. Ton bras, est-ce que j'ai besoin de ton bras, je suis pas forte que toi... tiens, regarde. (Elle sort avec Catherine.)

CATHERINE, restée avec Jean et Jacques. Oh! l' temps est à l'orage... j'crois que je suis de trop. (Il s'assure par le fond.)

SCÈNE VI.

JEAN, JACQUES.

JACQUES, avec une lettre cachetée. Ça ne finira donc pas?... vous voulez continuer votre genre de vie?

JEAN. Mon père.

JACQUES. Eh! bien, quoi, mon père? Qu'est-ce que vous pouvez dire pour vous défendre? où avez-vous encore été cette nuit? (Jean fait un mouvement.) Oh! ce n'est pas vos colères qui m'empêchent de parler! — Est-ce que vous croyez que je n'ai souffert pas, moi de votre conduite? Quand j'ai pensé que cette nuit vous avez eu assez peu de cœur pour rester dehors, sans crainte que ça ne vienne aux oreilles de votre nouvelle famille!... Et si on le savait, qu'est-ce qui arriverait?

JEAN. Mais...

JACQUES. Mais! mais!... Est-ce que vous croyez que j'ai pas vu votre embarras tout à l'heure avec vot' mère?... Pauvre chère femme, à son âge, qu'est-ce qu'elle serait devenue, si on ne lui avait pas tout caché?

JEAN. Cependant...

JACQUES. Taisez-vous!

JEAN. Eh! mon père! continuez...

JACQUES. Sans doute, que j'y continuerai. — C'est vous peut-être qui m'imposez silence? Et c'est aujourd'hui que vous avez osé encore... tenez!... ça me met dans un état... et vous croyez bonnement que je vous donnerai ma signature à ce mariage? — Vous croyez que j'ai trahi de bons et braves gens qui vous ont livré leur fille avec confiance? Oh! non! j'en apprendrais tout, j'en dirai que vous êtes un mauvais sujet, j'en dirai que si ça n'avait dépendu que de vous, vous auriez déjà fait mourir vot' mère de chagrin. (Raisant de côté pour ne pas être entendu de Marthe.) Je leur dirai que vous m'avez déjà mangé, par votre inconstance, une partie de ce que j'avais amassé en travaillant!

JEAN. Vous n'irez pas cela, mon père?

JACQUES. Si, je leur dirai! Eh! l'on Dieu me punirait si j'agissais autrement.

JEAN. On ne vous croira pas!

JACQUES. Si on ne croira... — F'nai pas l'habitude de mentir comme vous, moi...

JEAN. Mentir...

JACQUES. Est-ce que ce n'est pas mentir que

LE CONTRAT ROMPU.

de ne pas avoir tenu les serments que vous m'avez faits de vous corriger? Des serments, vous?... Et monsieur se trouve insolent!... Oui, cent fois oui, vous m'avez menti!

JEAN, furieux. Ah! mon père...

JACQUES. Eh bien! quoi, quel-est-ce que tu peux me reprocher.

JEAN. Une seule chose, mon père, c'est que j'aime Denise Gautier! et rien au monde ne pourra me séparer d'elle.

JACQUES. C'est pas vrai, tu ne l'aimes pas. Est-ce que tu ne le serais pas corrigé déjà depuis longtemps, si tu l'avais aimée. L'amour vrai fait l'homme honnête.

JEAN. Mais, mon père, qui vous dit que...

JACQUES, s'asseyant à gauche. Laisse-moi donc tranquille! Qu'est-ce qu'on pensera de moi si je te laisse partir?... On dira: Jacques Durand a laissé marier son fils avec Denise Gautier, pares que Denise Gautier était riche et qu'elle lui apportait de quoi réparer le tort que Jean-Marie avait fait à sa fortune; voilà ce qu'on dira! Et j'aurais l'air encore de trépaner dans tout affreux marché! Je ne le souffrirai pas. (Ils vont sortir.)

JEAN, avec désespoir. Mon père, vous ne voulez donc pas que je sois justifié?

JACQUES. Te justifier!... déraison!... (Il rentre en scène.)

JEAN. Mon père, écoutez-moi, un instant, et quand vous m'aurez entendu, vous me jugerez. J'ai bien, j'ai besoin de vous dire tout ce que j'ai là, au fond de mon cœur.

JACQUES, s'asseyant à droite. Qu'est-ce que tu peux dire.

JEAN. D'abord, laissez-moi m'excuser de l'emportement avec lequel je vous ai répondu; vous le savez, on n'est pas maître de sa colère, et je m'en repens. Maintenant, sachez-vous pourquoi je ne suis pas rentré cette nuit? Je me chercherais pas à amandier les fautes dont je me suis déjà rendu coupable, mais cette nuit, je suis allé remplir une dette sacrée, une dette d'honneur! Le jeu m'a dominé malheureusement longtemps, je l'avoue; mais j'ai rompu avec lui, du jour où je vous l'ai juré sur cet amour qui est entré dans mon âme: j'avais un bien, qui m'attachait à cette société, à ce repaire de faux amis qui m'avaient entraîné, et ce bien, j'ai voulu le rompre, au moment où j'allais vouer mon existence à une femme que j'aimais; je leur devais de l'argent... C'était un poids pour toute ma vie; une chaîne de chaque jour, et j'ai voulu m'en affranchir. Voilà pourquoi je me suis absenté cette nuit, je vous l'ai juré; n'ai-je pas, au contraire, rempli mon devoir, en me libérant pour l'avenir.

JACQUES, à moitié convaincu. Ah! Jean, si tu n'avais le mal que tu m'as fait! si tu savais comme j'ai souffert!

JEAN. Mon père, me croyez-vous?

JACQUES. Ah! si tu me trompais encore?

JEAN. Vous verrez... Ah! si vous saviez comme cet amour m'a changé.

JACQUES. Ainsi, à cette heure, tu es libre... personne au monde ne peut venir un jour...

JEAN. Je suis libre, mon père.

JACQUES, se levant. Dis donc, encore une petite question? C'est un grand jour, que diable et où peut bien s'assurer?... Dis-moi, tu disais ta promesse, hé?

JEAN. Rien ne pourrait me séparer d'elle.

JACQUES. Et autrefois, comme ça, tu n'aurais eu d'autres idées.

JEAN. Que voulez-vous dire?

JACQUES. Enfin... quelque jolie fille ne t'aurait pas plu quelquefois, faut tout savoir, l'entends?

JEAN. Jamais! jamais!

JACQUES. Eh! ben alors, il ne faut donc pas aller comme je disais... je ne sais plus que

peser... moi, je ne sais plus où j'en suis, il trouve des phrases, des mots qui vous bouleversent.

JEAN. Savez-vous ce qu'il faut faire, mon père? Il faut vous calmer un peu d'abord... et puis aller chez M. Gautier dire que je vais venir prendre ma femme pour qu'elle signe un contrat, voilà ce qu'il faut faire.

JACQUES. Tu crois?

JEAN. Vous verrez que vous ne vous en repentirez pas, mon père.

JACQUES. Ah! si tu me trompais encore, tu en serais puni. Tu m'as dit la vérité... la vérité!... Il n'y a plus de père, il n'y a plus de fils... il y a deux amis... là... d'homme à homme... tu m'as dit la vérité?

JEAN. Oui, mon père.

JACQUES. Songe donc, mon garçon, à tout ce qui serait arrivé par la suite... si... Voyons, donne-moi donc mon chapeau, je ne sais plus ce que j'en ai fait... et ma canne?

JEAN. Voilà, mon père.

JACQUES. Eh! ben, j'ai couru là-bas; toi, habille-toi bien vite et viens me retrouver...

Dis donc, Jean, tu n'en veux pas de tout ce que je t'ai dit?

JEAN. Ah! j'y pense plus, mon père; d'ailleurs c'était pour moi bien.

JACQUES. Eh! ben, c'est ça... j'en vais.

(Simon l'entraîne par la porte.)

PIERKA, entrant du fond. Eh! bonjour, voisins, comment donc ça va c'est-à-dire? Ça va bien, bien? Vous n'avez déjà en grande tenue, monsieur Durand?

JACQUES. Oui, comme vous voyez; je sortais... je... si vous voulez m'excuser, j'y vais...

PIERKA. Comment donc, comment donc, que je n'aie l'air d'être... Ah! je n'ai vu tout bonnement ni assurance ni justice de l'heure de la cérémonie, parce qu'entre amis, vous savez, on aime arriver à temps dans les choses.

JACQUES. Eh! ben, Jean va vous dire tout ce qu'il y a de force de m'avoir. (A Jean, en sortant.) Ah! ça, vraiment, j'ai pas dit d'chose trop dure, hé? (Jean, pour répondre, serre la main de son père, qui sort par le fond.)

SCÈNE VII.

JEAN, PIERKA.

PIERKA, à part. Que d'amitié!... que d'amitié!... Merveilleux signe de si grand malin. (A Jean, qui monte l'escalier.) Eh! ben, monsieur Jean-Marie, v'la donc les choses terminées! Ah! quand j'dis terminées, c'est presque... parce que... on n'est jamais sûr de manger l'anguille que quand il est tué... et encore...

JEAN. C'est pour vous, que vous dites ça?

PIERKA. Oh! quo non, qu'est-ce par moi... mais ben pour vous; pas que j'vous souhaisse du mal au moins, que l'on bon m'en garde!... Parce que quand on se marie man-que... c'est un crève-cœur pour toujours... (Riant Jean) pour toujours!

JEAN, descendant l'escalier. Comme vous dites ça?

PIERKA. Ah! dans, c'est qu'il n'y a des souvenirs.

JEAN. Pourquoi parlez-vous ainsi, aujourd'hui surtout?

PIERKA. C'est parce que ça m'appelle... Mais j'y pense plus, allez, je m'en suis fait une raison... A quoi qu'il aurait servi à ma femme, moi?... à lui faire peur? Eh! ben, tout mieux que je reste tout seul... Heureusement que j'ai encore quelques-uns pour rire quelques-uns... Ah! mais, j'vous retiens moi, là, et vot' père vous attend peut-être déjà. A quelle heure qu'on signe?

JEAN. A ORDE HEURES.

PIERKA. Ici?

JEAN. Ici.

PIERKA. Ah! c'est juste, à cause de maime vot' grand-mère qu'est malade.

JEAN. Et à midi, tout sera fini.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

PIERKA, seul.

Allez toujours... allez vot' chemin... mes deux agneaux! vous n'avez e'qui attend au bout... il est laid comme une chenille, il a des cheveux comme des crins rouges, le père Simon Pierka; mais il a bonne mémoire, il se souvient de tout. Ça se paie, voyez-vous, l'impression des gens... ça s'aie cher! (On entend Catherine qui rit avec Marie.) Oui, riez plus fort, amusez-vous en attendant. Je vous donne deux heures de plaisir, jusqu'à ce que vous n'en ayez plus envie... de rire... j'ai un plan soigné; s'ils s'en amusent, ils auront du bonheur. Ah! j'ai vu d'avez pas voulu d'moi, ma jolie colombe; ah! vous avez fait la dégoûtée, belle Denise. Ah! bien, retenez bien ça! Vous ne serez pas plus la femme de Jean-Marie que Catherine Pierka, c'est moi qui vous le dis. C'est qu'ils ont l'air de narguer, encore, avec leur éhronie. Et puis, jusqu'à ce gado-pin de Grégoire qui m'a fait des aigues!... j'en héberne, moi, des aigues, méchant gamin... Ah! celui-là, il faudra que j'écarte un peu, il relève trop la tête!... (On entend dehors Grégoire qui dit: Les v'la! les v'la!) Tiens c'est lui... avec du monde, sans doute... Ah! non, Pierka, moi aussi, encore un peu d'patience... lâche de rire comme eux, ça n'era pas long... lâche venir... lâche venir, et puis j'ai mon idée... j'ai mon idée!

GRÉGOIRE, entre très-joyeux, en courant. V'la les amis! v'la les amis! (A la vue de Pierka, il s'arrête court en disant:) Oh!

SCÈNE IX.

GRÉGOIRE, PIERKA.

PIERKA. Eh! bien, quoi donc?... qu'est-ce qui t'prend? T'as des étourdissements?

GRÉGOIRE. Moi... oh! qu'on... je m'porte bien... j'suis content, j'ai du plaisir.

PIERKA. Tant mieux pour toi!

GRÉGOIRE. Et vous, comment ça va? Vous n'avez pas l'air content!

PIERKA. Moi?... si fait... si fait... j'suis très-content.

GRÉGOIRE. Tant mieux pour vous!

PIERKA. J'ais peut-être plus content que toi, encore.

GRÉGOIRE, à part. Oh! tu n'as pas e'que tu penses, vieux porte-épée...

PIERKA. C'est si naturel de partager l'bonheur des amis!

GRÉGOIRE. Alors, ça vous réjouit que not' maître se marie?

PIERKA. Si ça m'réjouit?... j'trois bien!

GRÉGOIRE, à part. T'en as menti, vieux loup.

PIERKA. Et puis deux jeunes gens comme ça, c'est si bien assorti, ça promet tant pour l'avenir, qu'il faudrait être dénaturé pour ne pas voir ça d'un bon oeil.

GRÉGOIRE, à part. Vieux hypocrite! (Haut.) Dites-donc, pourquoi qu'vous n'avez donc pas servi de témoin?

PIERKA. Ah! j'ais pas, c'est not' maître qu'a e'hoi; il a ses préférences, et puis j'connais plutôt son père que lui, l'entends?

GRÉGOIRE. Oui, oui, oui. (A part.) Il enrage comme un dindon pinné.

PIERRE. Il a de belles connaissances, M. Jean. Est-ce qu'il n'y aura pas un nommé Georges Delaroche, à c'te noce ?

GRÉGOIRE. Oui, oui, monsieur Georges Delaroche, un médecin, un fameux médecin encore, l'propriétaire du château qu'est à une lieue d'ici...

PIERRE. Un médecin ?

GRÉGOIRE. Oui, c'est par goût, à ce qu'il paraît, qu'il a pris c'est-là, par conséquent n'avait pas besoin d'y pour vivre. Ses parents, qui sont morts, lui ont laissé d'te richesse... Ah ! on n'en dit qu'du bien partout.

PIERRE. Faut pas toujours s'fier au bien qu'on dit.

GRÉGOIRE. Ah ! vous parlez ainsi parce que, par réciprocité, vous n'avez pas fiché non plus qu'un croit partout l'mal qui s'dit de certaines particularités ? pas vrai ? — Ah ! ce que je sais de monsieur Delaroche, c'est qu'il est aimé de tout l'monde, et que j'ai content pour ma part de le voir être témoin de monsieur Jean.

PIERRE. Ah ! il est médecin ? bien, c'est une bonne idée, un médecin ça n'ent pas nuire à un mariage, parce qu'on ne sait pas ce qu'il peut arriver, ces jours-là... l'émotion... le plaisir... ça rend quelquefois malade.

GRÉGOIRE. Oh ! que non ! qu'on n'est pas malade du joie. Il n'y a que ceux qui ont de la pitié pour pas être aussi heureux que l'marié qui seront malades.

PIERRE. Pour qui que tu dis donc ça, petiot.

GRÉGOIRE. Eh ! ben, pour les ceux que j'veux dire donc.

PIERRE. Mais qui ? achève ton sentiment.

GRÉGOIRE. Ça m'égnerait. Pour les ceux que vous voudriez ? (Il s'écarter.)

PIERRE, à part. Ah ! j'le casserai quelque membre un de ces quatre matins.

(On entend dehors le bruit qui annonce l'arrivée de la noce.)

GRÉGOIRE. Tenez, entendez-vous, c'est la fête... regardez donc là-bas... au milieu de tout ce monde... ce beau jeune homme... c'est M. Georges Delaroche, dont j'veu parlez.

PIERRE, regardant. Eh bien ! il n'a pas l'air gai, tout jeune homme.

GRÉGOIRE, courant à la chambre de Marthe. Madame Marthe ! mame ! Marthe ! Catherine ! tout l'monde... la maison, v'là la noce ! v'là la noce !

PIERRE, riant furieusement. C'est le moment.

MARTHE, au dehors. Voilà, mon garçon, voilà, dépêche-toi donc, Catherine.

(Pierre est sorti pendant ce temps.)

GRÉGOIRE, s'apercevant que Pierre n'est plus là. Tiens, où donc qu'il est, l'autre ? ah ! mais les v'là qui approchent, dépêchez-vous madame Marthe. Marthe parait.

SCENE X.

MARTHE. Me voilà, mon garçon, est-ce qu'ils sont là bien ?

GRÉGOIRE. Non, mais dans une minute ils seront arrivés.

MARTHE. Catherine, regarde donc s'il ne me manque rien, je ne suis pas chiffonnée ! il me semble que mon bonnet est de travers ? hein ! qu'en dis-tu ?

CATHERINE. Mais, non, tenez, regardez. (Elle lui présente un miroir.)

GRÉGOIRE, à la porte. Ah ! v'là les mariés... madame Marthe.

MARTHE, très-agitée. Tiens, Catherine, prends tout ça... prends. (Elle lui donne le miroir.)

SCENE XI.

JACQUES DURAND, JEAN MARIE DURAND, GEORGES, JÉRÔME, GAUTIER, DENISE, GAUTIER, MARTHE, GREGOIRE, CATHERINE, PATRICK, ETC.

CHOEUR.

AIR :

Vive, vive le mariage !

Amis, vraiment, c'est un bon jour,
Quand les époux entrent en partage
De la jeunesse et de l'amour.

JEAN, qui se trouve à côté de Georges. Monsieur Delaroche, je vous remercie encore une fois du plaisir que vous avez bien voulu me faire en venant.

GEORGES. Ne me remerciez pas je vous avais promis. (Jean va causer au fond.)

JACQUES, qui s'est approché de Georges. Croyez-vous qu'il est heureux, mon gars, hein ? Et puis qu'on les que vous dites de la future ? — elle est bien, vrai ?

GEORGES. Oui, oui... je crois que votre fille sera heureuse !

JACQUES. J'veux souhaite la pareille, quand ça viendra.

GEORGES. Oh ! je crois que je ne me marierai jamais !

JACQUES. Ah ! on dit ça... mais quand on est seul et qu'on n'a plus de famille, comme vous, faut bien s'en faire une. (Ils continuent à causer bas.)

JEANNE GAUTIER, qui a été prise de Marthe avec Denise. Ah ! bien, madame Durand, voyons, voyons, est-ce qu'il faut pleurer comme ça, vous savez bien que c'est pour leur bonheur à tous deux.

MARTHE, s'essuyant les yeux. Je le sais bien... je le sais bien... monsieur Gautier, mais ces jours-là, dame ! on n'est pas maîtresse de soi... ah ! si je pleure... allez, c'est pas de chagrin toujours.

(Denise embrasse Marthe.)

GEORGES, à Marthe en regardant Denise. Eh ! bien, madame Chéol, tout sera donc fini dans un moment ?

MARTHE. Oh ! combien je vous suis reconnaissante d'être venu, monsieur Delaroche !

GEORGES. Vous pouvez toujours compter sur moi, madame.

GRÉGOIRE, à Jacques au fond. C'est-il le moment, monsieur Jacques.

JACQUES. Oui.

(Jacques va parler au fond aux paysans.)

GEORGES, bas à Denise, près de laquelle il se trouve. Soyez heureuse, Denise, c'est le seul jour que je puisse former maintenant.

DENISE. Merci, monsieur.

GRÉGOIRE, aux paysans. Écoutez l'compliment, vous autres.

(Il s'approche de Denise et fait le compliment.)

« Mam'selle,

« Tant au nom d'nos filles que de nos garçons, moi, Baptiste-Nicolas-Gregoire-Bar-nabé-Pinson, dit l'Oiseau... je viens vous féliciter de l'heureuse rencontre que vous avez faite en la personne de M. Jean-Marie Durand ci-présent, en le prenant pour le mari de votre fille et de votre cœur et je vous salue avec la plus sincère franchise de la nuit à la bonne et la félicité parfaite que vous méritiez pour l'avenir, et que vous avez toutes les faveurs du ciel et tout ce qui en résulte conséquemment par la grâce de bon Dieu... avec lequel nous sommes vos sincères

« et honorés amis et vous embrassons de tout cœur. (On rit.)

(Les paysans rient.)

Vive la mariée !

JEAN. Maintenant, quand monsieur le notaire voudra nous donner lecture du contrat.

(Quelques places la table au milieu du théâtre.)

JEANNE GAUTIER. C'est inutile... mon fils... nous en avons déjà pris connaissance, et si vous voulez nous passerons à la signature sans plus tarder.

JEAN. C'est le bonheur de ma vie que vous me demandez.

LE NOTAIRE. Quand mademoiselle Denise Gautier voudra...

(Il tend la plume. — Georges qui se trouve près de lui, la prend et la donne à Denise.)

GEORGES, à Denise seule. Denise... êtes-vous bien sûre d'être heureuse avec Jean-Marie ?

DENISE, prenant la plume. Je l'aime. (Elle signe.)

(En ce moment on voit dehors, près de la porte, un homme qui cherche à faire entrer une femme qui tient son enfant dans ses bras. — C'est Pierre et Geneviève Renaud.)

LE NOTAIRE. Au marié...

JEAN va pour signer. Geneviève Renaud, posée par Pierre, entre au milieu de tout le monde et se jette aux pieds de Jean.)

GENEVIÈVE. Et moi, Jean-Marie... et moi.

JEAN, laissant tomber la plume. Geneviève Renaud !

Tout, ah ! ah !

GEORGES. Grand Dieu !

TABLEAU.

PIERRE, à Grégoire qui a aperçu et qui le regarde avec méfiance. Eh bien ! tu ne ris plus, petiot.

LE RIDEAU BAISSE.

ACTE II.

Deuxième tableau.

L'ABRI.

(Un intérieur chez Geneviève Renaud et Jean-Marie : à gauche, un berceau, dans lequel est couché Marie, l'enfant de Geneviève. — Près au fond, à droite. Au premier plan à droite, un buffet ; au fond, une grande cheminée ; près de la cheminée, une petite table, un chandelier d'oreux. Un miroir à gauche de la cheminée, chaises.)

SCENE PREMIERE.

GENEVIÈVE, seule, près du lit de sa fille.

La journée va finir, et je n'ai pas encore vu Jean, et voilà deux jours qu'il est absent, que je n'ai même pas entendu parler de lui ! Que peut-il donc faire, loin de sa maison, loin de son enfant malade ? Je ne dis pas loin de moi ; car de ce père, il a consenti à me nommer sa femme, depuis ce jour-là, Jean n'a même pas en pour moi une parole d'affection ! Pardonnez-moi, mon Dieu ! mais vous savez si je dois faire pour m'accabler ainsi ! Est-ce que j'ai mal aimé ? Est-ce que je vous ai offensé en réclamant un droit que vous-même m'avez accordé :

JACQUES. Mais cependant... il faut que ça finisse... vous ne pouvez pas vivre ainsi, Geneviève... il faut que ça finisse... il faut que ça finisse... il faut que ça finisse...

GENEVIÈVE. C'est égal, mon père, il ne faut pas vous en mêler, voyez-vous, c'est votre affaire... Avec un peu de temps, eh bien ! on ne sait pas.

JACQUES. Lui ? Il ne changera jamais, l'imbécile ! Eh bien ! en venant ici, il n'aurait pas dû s'attendre à ça... il n'aurait pas dû s'attendre à ça... il n'aurait pas dû s'attendre à ça...

GENEVIÈVE, à Grégoire qui pleure. Tu pleures, mon garçon ? ça te fait de la peine, tout ça, n'est-ce pas ?

GRÉGOIRE. Oui, m'am Geneviève, ça t'a fait pas de bien tout d'âme... et... (Il vient ombrager.) C'est bien naturel.

COUPLET.

AIR de Madame Marguerite.

C'est qu'on voit-voilà, je suis pas monneur Jacques. Toujours traité comme un de ses enfants : Et chaque année, en voyant fleurir l'Épique, Je sens vieillir mon cœur d'un an. De ses bienfaits j'ai conservé l'image ; Quand j'ai mangé de son pain blanc jolli, Il est bien juste, alors, que je partage, Que je partage aujourd'hui son pain blé.

J'aurais jamais cru ça de... Ah ! faut qu'il soit mauvais cœur, pour faire souffrir une sainte et honnête femme comme vous.

JACQUES. Ah ! le malheureux !

GRÉGOIRE, vivement. Mais, m'am Geneviève, à raison, voyez-vous, monsieur Jacques, faut pas vous en mêler, ça vaut mieux, ça n'a fait pratiquement que l'aggraver... Tenez, si vous voulez, moi, par exemple, j'ai parlé à son père, et s'il n'aurait pas écouté, j'aurais bien pu me faire entendre.

GENEVIÈVE. Il ne l'écouterait pas, va.

GRÉGOIRE. En tant bien sûr, pourtant ?

GENEVIÈVE. Non, mon garçon, laissez ça à la volonté de Dieu. (Elle va au berceau.)

JACQUES. Il ne vient pas !

GENEVIÈVE. Ah ! la petite se réveille, il faut lui donner à boire.

GRÉGOIRE, allant à Geneviève. Attendez, m'am Geneviève, dites-moi ça est... je vais...

GRÉGOIRE. Non, il ne saurait pas, mon père, tenez donc, mon Dieu ! il me semble que Marie... regardez-la !

JACQUES, s'approchant. Non, non, elle n'a rien... elle sourit, au contraire, de ne la trouver pas mal, j'en suis sûr ; et penser que son enfant est dans cette position, et qu'il est transposé dans dehors... mauvais père !

SCÈNE IV.

JACQUES, GENEVIÈVE, GRÉGOIRE, JEAN.

(Jean est entré sur les derniers mots de Jacques, il a entendu dire « Mauvais père ! »)

JACQUES. C'est de moi que vous parlez, ça n'est pas poli...

GENEVIÈVE. Ah ! c'est vous, Jean ?

JACQUES. Comme vous l'avez. (Il va s'asseoir à droite et allume sa pipe.)

GENEVIÈVE, à Jacques. Mon père, promettez-moi de ne rien dire.

JACQUES, avec effort. Je vous l'ai promis... mais il faut que je parle... car je ne répondrais pas... j'en suis sûr... j'en suis sûr... (Il regarde Geneviève, — à Jean.) Vous n'avez donc pas qu'il faut de votre pipe fait mal à votre enfant. (Jean pose sa pipe sur le buffet.)

Vient, Grégoire.

GRÉGOIRE. Attendez... attendez... j'en suis sûr... j'en suis sûr... j'en suis sûr... (Il s'approche brutalement de Jean, d'un bras de reproche.) Monsieur Jean ! (Jean le regarde, Grégoire tremble.) An revoir, monsieur Jean-Marc.

JACQUES. Adieu !

JACQUES. Allons... viens-tu ?

GRÉGOIRE. Ne t'attends pas... attends... attends... attends... (Jacques et Grégoire sortent.)

SCÈNE V.

JEAN, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, après un grand silence. Vous avez l'air fatigué, Jean ? vous n'avez besoin de rien ?

JACQUES. Non, merci... mais vous vous trompez, je ne suis pas fatigué du tout.

GENEVIÈVE. Vous êtes pâle !

JACQUES. C'est possible...

GENEVIÈVE. Vous n'êtes pas malade ?

JACQUES. Mais non... c'est que vous allez me faire un crime d'être pâle ?

GENEVIÈVE. Non, mais non... c'est que j'avais peur.

JACQUES. Eh bien, rassurez-vous : je me porte à merveille. (Un nouveau silence.)

GENEVIÈVE. Je suis bien contente que vous soyez rentre, la petite me cause tout d'aise...

JACQUES. Ah ! c'est juste.

GENEVIÈVE. Car, il y a deux jours que...

JACQUES. Parlez ! ça va bien entendu... qu'est-ce que mon père est donc venu faire ici ?

GENEVIÈVE. Il est venu savoir de mes nouvelles en passant.

JACQUES. Ah !... Et vous avez un peu parlé de moi, n'est-ce pas ? je vous ai peut-être dérangé ?

GENEVIÈVE. Jean, vous savez que votre père est le meilleur des hommes.

JACQUES. Ce n'est pas vous qui en direz du mal ; vous êtes d'accord tous les deux !

GENEVIÈVE. Ah ! je n'aurais pas dit un mot, mais vous n'avez rien dit que vous n'avez pas dit.

JACQUES. Ah !... que vous n'avez pas dit... et alors...

JACQUES. Ah !... et vous a dit qu'il ne m'avait pas vu ? Eh bien, il a dit la vérité... que voulez-vous que j'aie fait chez lui ? s'il n'y avait que ma mère, bon, mais aller dans cette maison pour entendre que des reproches et des malchances. Faut-il assez.

GENEVIÈVE. Pourquoi n'avez-vous dit le contraire, alors, mon mari ?

JACQUES. Parce que c'était mon idée apparemment... mais tout ça ne m'apprend rien, ça ne m'a fait rien pendant deux heures qu'il a dû rester avec vous ?

GENEVIÈVE. Il est resté un quart d'heure tout au plus.

JACQUES. Un quart d'heure ! un quart d'heure... vous n'êtes pas toujours restés à vous regarder.

GENEVIÈVE. Il ne m'a rien dit de mal de vous, mon ami.

JACQUES. Bravement ! Je n'en suis pas sûr... vous n'êtes pas toujours restés à vous regarder.

GENEVIÈVE. Je n'en suis pas sûr... vous n'êtes pas toujours restés à vous regarder.

JACQUES. Eh bien, je m'en irai tout à l'heure... d'ailleurs, c'est par raison que j'ai dû...

GENEVIÈVE. La présence d'un tiers dans un ménage, cela n'est

jamais bon, ça peut le déshonorer ; je parie qu'il vous a encore dit que j'étais un et ça, un lâche, un mauvais sujet, un gâcheux ; oui, un gâcheux, c'est son grand mot ! que veut-il ? Il voulait que nous fussions mariés, me souvenez-vous pas, mariés ? il voulait que je remplisse mon devoir ; j'ai rempli mon devoir... tout est pour le mieux, il me semble, que veut-il ?

GENEVIÈVE. Mais il ne veut rien... mon ami, il ne m'a rien dit de tout cela.

JACQUES. Laissez-moi donc tranquille ! il vas me faire accuser qu'il m'a fait des soupçons.

GENEVIÈVE. Ah ! laissez, Jean, ne me parlez pas ainsi, vous me faites un mal horrible ! (Elle pleure.)

JACQUES. Ah ! des larmes !

GENEVIÈVE, pleurant. Est-ce que je peux les retenir, moi ?

JACQUES. C'est toujours un malheur, voyez-vous, quand on contredit la destinée... La destinée ne veut pas que vous fussiez une femme. (Pierka paraît à la porte.)

SCÈNE VI.

JEANNE, GENEVIÈVE, PIERKA.

PIERKA. Est-ce que je vous dérange ? La porte est entrouverte, et moi j'ai l'habitude ; faut bien dire un petit bonjour aux amis. Comment ça va, monsieur Dardant ? Et vous, m'am Dardant ! Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc toutes deux ? vous avez l'air drôle !

GENEVIÈVE. C'est Marie qui est bien malade !

PIERKA. Ah ! oui, toujours donc ? Et qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? Je viens de passer chez M. Jacques... je n'ai trouvé que la mère, et c'était sorti, à ce qu'on m'a dit.

JACQUES. Vous vous êtes trompés ; il sort d'ici, Pierka, regardez Geneviève. Ah !

GENEVIÈVE. Oui... oui... il est venu nous voir au père.

PIERKA. Eh bien, il a dû être content de voir ses deux enfants. Vous voilà donc heureux !... Comme tout ce qui est fait est bien fait ! vous ne vous attendez pas à cette surprise-là ! Eh bien, qu'est-ce que vous n'avez pas dit, contents avec une petite fille charmante.

GENEVIÈVE. Vous oubliez que cette enfant...

PIERKA. Ah ! ça s'appelle, ça s'appelle... Ah ! à propos, vous n'avez pas m'am zelle Denise Gaudier, eh bien, elle est mariée.

JACQUES. Mariée ? avec qui ?

PIERKA. L'vous donne en mille ; elle est mariée avec un homme pauvrement riche ; elle est à Paris dans un bel hôtel...

JACQUES. Avec qui donc ?

GENEVIÈVE. Mon Dieu ! Jean, ça l'intéresse donc beaucoup.

JACQUES. Moi ?... ah ! pas du tout... c'est pour...

PIERKA. Vous vous rappelez un des témoins de votre premier mariage... Ah ! j'en suis sûr, parce que c'était tout comme, s'il n'était pas arrivé l'événement ; un médecin...

JACQUES. Monsieur Georges Delarue ?

PIERKA. Lui-même.

JACQUES. Ah ! c'est lui !

PIERKA. En voilà un de chance ! Elle était gentille, c'est vrai ; mais enfin qu'est-ce qu'il aurait dit ?

GENEVIÈVE. Il a fallu qu'elle se soit consolée bien vite.

JACQUES. Ah ! consolez ! consolez ! on ne sait jamais... les circonstances. (A part.) Ah ! c'est lui !

PIERKA. Ah ! à ce qu'il paraît que ce monsieur Delarue est jaloux, jaloux... à faire frémir...

de façon qu'elle n'est pas toujours trop heureuse... la petite femme.

JEAN. Ah! lui! Elle est riche! elle est à Paris.

PIERRE. Ça n'est pas ce qui fait l'honneur... aller, monsieur Jean.

GENEVIEVE. *À Jean qui est devenu pensif* Jean, à quoi penses-tu donc?

JEAN. Moi?

PIERRE. Ah! pardine! mam' Geneviève, c'est tout naturel qu'il soit dans la stupeur... tout ça c'est si étrange... Vous rappelez-vous que j'avais prévu, moi, m'ami Durand, quand j'avais dit que ça qu'on est jamais sûr de manger le sanglier que quand il est tue?

JEAN. Sombre. Moi, je m'aperçois d'une chose, monsieur Pierre.

PIERRE, souriant. D'quoi donc?

JEAN. C'est que vous n'êtes pas la bonté en personne.

PIERRE, moine, tournant. Comment, quelque vous voulez dire?

JEAN. Je veux dire que quand il y a un moyen de rappeler quelque chose de désagréable aux gens, vous n'en laissez pas échapper l'occasion.

PIERRE. Moi? ah! monsieur Jean! si j'ai eu la moindre mauvaise pensée...

GENEVIEVE. Non, monsieur Pierre, Jean aurait tout de mal interpréter vos paroles, je lui certifie, moi, que vous êtes un brave et honnête homme.

JEAN. Ne parlons plus d'ça, héin, si vous voulez?

PIERRE. Ah! comme ça vous plaira... mon bon monsieur... j'en souffre plus un mot... d'autant qu'il faut que j'avais souhaité un bonsoir... Je ne faisais que passer, d'autant... et j'avais continué ma route... Je passerai même jusqu'à Vendresse, pour un achat que j'ai besoin.

GENEVIEVE. Mais il est bien tard.

PIERRE. Ah! j'ignorais par là, je n'étais rien, au lever du soleil... Alors, bonne nuit, mam' Geneviève, sans ranche, monsieur Jean. *(À part, en sortant.)* Alors, c'est égal, j'en ai planté assez pour que ça germe. *(Haut.)* Au revoir, au revoir.

(Jean ne répond rien. — Geneviève va conduire Pierre et ferme la porte vivement quand il est parti.)

SCÈNE VIII.

JEAN et GENEVIEVE.

GENEVIEVE. Jean, voulez-vous que je vous dise pourquoi vous avez changé de visage tout à l'heure, quand Pierre vous a appris le mariage de Denise Gautier?

JEAN. Je ne sais ce que vous voulez dire!

GENEVIEVE. C'est parce que vous aimez toujours Denise Gautier et que vous êtes jaloux de son mari.

JEAN. Moi! vous me connaissez mal. Mais si j'étais jaloux de lui...

GENEVIEVE. Ah! J'en suis sûre.

JEAN. Vous êtes folle!

GENEVIEVE. Ah! non, je ne suis pas folle; je l'ai été le jour où j'ai pensé à vous pour la première fois, et l'expie assez cruellement ma folie. Ainsi, voilà la cause de votre conduite, de votre résignation, de mon abandon, de votre indifférence, de votre crime! Oui, car c'est un crime de tromper une femme avec aussi peu de cœur que vous l'avez fait! Je ne pas même lui laisser une apparence d'espoir... de prendre plaisir à lui faire bien comprendre qu'elle vous est à charge, et qu'elle ferait bien

de se rayer de votre existence, ah! oui, c'est un crime!

JEAN. Geneviève!

GENEVIEVE. Et moi qui regrettais ce qui est arrivé! qui allais jusqu'à me repentir d'avoir demandé ce mariage, parce que je le croyais un obstacle au bonheur, à l'avenir de celui que j'aimais... Moi, qui donnais à cet homme plus que du dévouement, de l'abnégation de moi-même... et vous comme il me traite! Il me répond par l'insulte et par le mépris; car c'est mépriser une femme que de la jouer aussi indigne... Eh bien! non, je ne me repens pas. J'ai bien fait de venir réclamer un droit qui m'était dû, après tout. Un droit que vous m'aviez donné, je l'ai pris et j'ai bien fait. Je vous ai pris un peu de votre existence en échange de la mienne, que je vous avais doublement donnée... J'ai vu ce que m'était dû!

JEAN. Geneviève?

GENEVIEVE. Je ne vous crains pas, je suis plus forte que vous! Et que pourriez-vous me faire de plus? vous êtes au bout de toutes les tortures...

JEAN. Geneviève, taisez-vous! ne jouez pas avec ma colère!

GENEVIEVE. Ah! vous avez raison: de quoi peut être capable un fils qui a menti à son père; un mari qui dégrade sa femme; un père qui n'aime pas son enfant!

JEAN, furieux. Mais taisez-vous donc!

GENEVIEVE. Tenez-moi, si vous voulez; mais je ne me tairai pas; je dis la vérité.

JEAN, le menaçant. Ah! Geneviève, retenez bien ce que je vais vous dire: vous venez de briser le dernier serment que moi retenez près de vous... aujourd'hui, je vous quitte, je pars, je pars, entendez-vous, et je ne reviendrai jamais!

GENEVIEVE. Non. Oh! non, restez, restez, faites mieux vous demander pardon! Jean, excusez-moi... voyons... s'il te reste encore un coin de cœur qui puisse m'entendre, si tout n'est pas éteint dans ton âme; si tu le sournes seulement que je suis au monde, écoute... Ne t'en va pas... par pitié... Je mourrais, si tu me quittais... Je t'aime, moi, je t'ai dit toutes ces choses parce que je t'aime, parce que je suis jalouse de la Denise... parce que je souffre... parce que... Enfin, ce n'est pas ma faute, à moi, si je t'aime toujours! Jean, tu ne me dis rien? tu cherches à ne pas me voir? mais c'est donc de la haine que je t'inspire? Tu ne m'entends donc pas? Jean... à genoux... Tiens, tu vois bien que je suis à genoux!

JEAN. Votre fille, Geneviève!

GENEVIEVE. Ma fille, mon enfant... Oh! vous avez bien raison, je n'ai plus qu'elle au monde. *(Elle va au berceau.)* Comme elle est pâle, elle a peut-être mourir. *(À Jean, qui est resté pétrifié.)* Et vous restez là, immobile, vous ne faites rien... vous ne cherchez pas...

JEAN. Que faut-il donc faire, je suis prêt?

GENEVIEVE. Ah! je suis folle! je vais mourir! Voyons, que je me souviens, tantôt le médecin... il m'a dit... une potion, oui, c'est cela... Et voilà le moment, il faudrait lui donner... mais où ai-je mis le papier, Ah! là... *(Voyant.)* Je cours... restez en attendant... je reviens... Mon Dieu! faites qu'elle ne meure pas avant que je sois de retour!

SCÈNE VIII.

JEAN, seul, il fait d'abord un violent geste de colère, puis regarde le berceau et va embrasser Marie.

(Proprement!... si je méritais la tête contre le mur? tout serait fini. Pauvre Geneviève, c'est qu'elle avait raison de me dire toutes

ces choses, elle doit être bien malheureuse. Et ce ma faute si, malgré moi, je me sens entraîné loin de cette maison. Est-ce ma faute, si je ne puis arracher cet amour de mon cœur. Et pour arriver sur lequel j'aurais bien mon avenir. Oui! Denise Gautier m'aurait sauvé du mal... je lui aurais tout vu, pourquoi un caprice du hasard m'a-t-il séparé d'elle. Le hasard! oh! non, c'est une volonté qui a conduit, c'est un bonhomme... Et cet bonhomme... Et pardieu! c'est Georges Delaroche! c'est lui, je le sens au frissonnement qui l'éprouve. Vous avez raison, Geneviève, je suis jaloux... Il est à Paris, m'a dit Pierre; j'irai à Paris. Je veux revoir Denise, et je partirai bientôt, demain, aujourd'hui, tout de suite! Ah! je ne sais pas ce que je ferai, mais il faut que je la revois. Mais Geneviève; mais... *(Il va écrire à la table du fond.)* « Geneviève, je pars, ne cherchez pas à me le revoir, je ne reviendrai jamais... » Oh! non, pas ce mot-là. *(Il déchire la lettre et en écrit une autre qui fait par.)* « Geneviève, je pars, ne me cherchez pas, et je... je... je suis bien malheureux.

« JEAN-MARIE. »

(Il tombe assis sur la table.)

SCÈNE IX.

CATHERINE, JEAN.

CATHERINE, entrant vivement. Me voilà, m'ami Geneviève, me vous impatientiez pas. *(Appercevant Jean.)* Tiens! monsieur Jean-Marie?

JEAN. Que viens-tu faire?

CATHERINE. Je venais pour aider un peu m'ami Geneviève... Est-ce qu'elle est sortie?

JEAN. Oui... pour un instant; vois donc si l'enfant dort.

CATHERINE. Non, elle est très-agitée. JEAN. Sa mère est allée chercher de quoi la calmer... elle fait que se agit un instant... Ah! l'oubliant, remets donc ce papier à Geneviève, quand elle sera revenue... n'oublie pas... c'est une recommandation que je lui fais. *(Il lui donne le billet, sa pour sortir, puis tout à coup court au berceau, embrasse Marie et sort sans dire un mot.)*

SCÈNE X.

CATHERINE, seule, à l'enfant.

Pauvre petite! c'est qu'elle a l'air de bien souffrir. C'est drôle... ça m'a causé un effet de me rencontrer avec M. Durand! Ah! c'est qu'il y a longtemps que je l'ai vu... Il avait l'air agité et il était pâle... Ah! c'est le tourment... quand on a un enfant malade!... S'ils venaient à la perdre, quel deuil dans la maison! Il faut espérer que ça finira bien!... Il me semble que m'ami Geneviève tarde beaucoup; pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé quelque chose en route! *(Elle va à la porte qu'elle entre ouvrir.)* Il faut déjà mal *(Elle va à la cheminée et allume la chandelle qui est sur la table.)* Qu'est-ce que je vois donc la bas, c'est elle que je crois... oui... c'est elle... Comme elle court! la voilà.

SCÈNE XI.

GENEVIEVE, CATHERINE.

GENEVIEVE, entrant rapidement sans voir Catherine et courant à sa fille. Pourvu que j'arrive à temps! *(Elle lui fait prendre la potion et se met à genoux.)* « Marie! sainte mère de Dieu, vous qui êtes bonne et cha-

« ritaube, sauvez mon enfant, sauvez mon enfant ! »

(Elle aperçoit Catherine qui s'est mise à genoux et qui prie aussi.)

Merci... Catherine ! tu as un cœur de mère !... Mais où donc est Jean ? tu ne l'as pas vu, Catherine ?

CATHERINE. Si, m'aime, il vient de sortir, et il m'a donné ce papier pour vous.

GENEVIEVE. Qu'est-ce que cela veut dire ? (Elle prend le papier.) Il y a quelque chose d'écrit ! *(Elle se pour lève et s'arrête.)* Je n'ose pas !...

(Elle lit tristement ; jette un cri. — tombe. — Disparait de Catherine.)

ACTE III.

Troisième tableau.

UN JOUR DE MISÈRE.

Le jardin du Palais-Royal. — Clapiers à droite et à gauche. — Des promeneurs. — Au fond des enfants qui jouent. — des hommes. — un troupeur qui parle à l'une d'elles. — A droite, andalou sur une chaise, un homme.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR, au lever du rideau.

A Paris la vie est belle ;

On y chante et tout sourit,

Tout passe et s'y renouvelle

Comme par enchantement.

Deux hommes traversent le Palais-Royal de droite à gauche... et l'un dit à l'autre :

Ajoutez à cela que le cours de la rente...

(ils disparaissent à gauche.)

(Passent deux petites créatures poursuivies par un jeune garçon... l'un dit à l'autre :)

Ne réponds pas, Clémantine... Laissez-nous,

monsieur.

(Elles disparaissent à droite, et le jeune homme les suit.)

UNE MARCAISSE DE PLAISIR. Voilà l'plaisir... demandez du plaisir ! (Apercevant l'homme endormi.) Peut-on dormir comme ça en plein jour !... C'est quelque fignage ; il y en a tant dans e'Paris !... Vlà l'plaisir. (Elle va au fond.)

SCÈNE II.

GEORGES, seul.

C'est ici que Pierks va venir. Pourquoi suis-je là, comme toujours ? Pourquoi ne me suis-je pas encore débarrassé de cet homme, qui semble se poursuivre à plaisir de ses révélations... et qui doit avoir un but caché ?... Malgré moi, j'ai besoin de l'entendre... parce que j'ai peur du passé... parce qu'il a connu Denise Gauthier, cet homme... j'ai honte de moi-même... Jaloux !... Je lui jalous ! Ah ! c'est qu'en devenant une femme, Denise ne s'aimait pas, c'est qu'elle aimait encore celui... Oui... elle s'est donnée à moi pour tâcher d'oublier... et j'attends... j'attends toujours... Ah ! si elle me trahissait !...

(Pierks paraît au fond, aperçoit Georges et s'approche de lui.)

SCÈNE III.

GEORGES, PIERKS.

PIERKS. Me v'la ?

GEORGES. Ah ! c'est vous, monsieur ?

PIERKS. J'ai dû nouveau à vous apprendre.

GEORGES. Parlez vite.

PIERKS. Voilà. Il y a dix mois à peu près que vous êtes mort, pas vrai ?

GEORGES. Oui.

PIERKS. Eh bien, d'puis ces dix mois, il s'est passé bien des choses, allez.

GEORGES. Vous m'obligeriez de ne pas revenir sur cette histoire.

PIERKS. V'as au luit. Il s'est passé quelque temps comme ça. On n'entend plus parler de rien. Tout d'un coup c'est un éboulement dans tout le village. On apprend que M. Jean-Marie Durand, l'ancien prétendu... vous savez... allait s'marier avec une ancienne... celle qu'avait tout défilé. Ah ! il n'y a jamais pardonné... il y a fait payer cher !... C'était, à ce qu'il paraît, qu'il en enfer dans leur ménage.

GEORGES. C'est-à-dire, d'après ça, il est si fier.

PIERKS. Idem, n° 2. N'en parlez pas !... c'était à faire pitié, quoi. C'était toujours des disputes, des cris, des menaces, des larmes !... et puis, alors, lui, il s'en allait, il la plantait là des semaines entières sans s'en venir. Ajoutez à ça qu'ils avaient une pauvre petite enfant qu'il était malade... Mais, à ce qu'il paraît, qu'elle va mieux, la petite. Enfin, un beau jour, v'la not' gaillard avec une belle femme sautier... Alors, v'la sa tête qui démenage, lui qui n'avait en pensée que pour madame Denise... Vous comprenez bien que ça lui porte un coup. Il quitte le village... il quitte tout... et il vient à l'aris, ouq'il est depuis cinq mois à ce pré.

GEORGES. Je le croirai. En êtes-vous bien sûr ?

PIERKS. Idem, si j'en suis sûr !... J'étais bien... même que j'ai raconté ça hier par ici, et qu'il a été deux heures de m'écouter... vous comprenez, moi, j'aurais pas qu'il vous arrive l'indigne dégoût ; et comme j'ai vu qu'il pourrait bien avoir des intentions... eh ! ben... j'vous dis tout ça... d'un cœur... parce que j'ai connu autrefois madame vot' épouse, et c'était une si agréable personne, que je serais en chagrin s'il lui arrivait le moindre malheur, pas plus qu'à vous.

GEORGES. Vous pensez donc que Jean-Marie serait capable ?

PIERKS. Lui ? Ah ! on voit bien que vous n'le connaissez pas... il est capable de tout. D'abord, quand on a fait ce qu'il a fait, on peut bien...

GEORGES. A part. Cet homme est étrange !... Pourquoi me parle-t-il ainsi ? (Haut.) Pierks, parlez-moi franchement ; dans quel intérêt êtes-vous venu vers moi un jour... et m'avez-vous fait toutes ces révélations ?

PIERKS. Dans quel intérêt ?... parce que j'aime les bonnes gens et j'aime pas les faux, v'la tout... il m'a pris envie de vous rendre service... vous avez accepté... eh ! ben, tant que vous aurez besoin de moi et de mes conseils, je suis à vous. Et puis, j'm'enmène à-bas au pays, j'm'enmène d'être seul. J'ai pas au ami, moi, pas même une connaissance ; personne ne m'aide... et ça m'distrait comme ça de venir un peu à Paris... nous causons un peu... ça m'aide à oublier...

GEORGES. A part. Jean-Marie est ici... (Haut.) Quand vous reviendrez... Venez me voir un de ces jours... nous causerons... je suis forcé de vous quitter...

PIERKS. Eh ! ben, c'est ça... ouais... j'irai... En attendant... priez toujours de s'que j'vous ait dit... moi, j'villiers de non côté...

GEORGES. Adieu. Vous n'avez besoin de moi en aucune chose ?

PIERKS. Oui ! non, merci... j'suis riche... j'ai d'argent... c'est pas ça qui manque.

GEORGES. Adieu. (A part.) Ou bien cet

homme est le génie du mal, ou bien il y a dans son passé une de ces souffrances morales que rien ne peut guérir. (Il sort.)

SCÈNE IV.

PIERKS, seul.

(Pendant toute la scène de Pierks et de Georges, un homme mis avec une certaine élégance s'est promené en observant Georges, et lorsque celui-ci disparaît, l'homme le suit sans que personne le remarque.)

Albans !... c'est égal ; ça fait toujours plaisir de rendre service... ça soulage !... Il m'intéresse, ce bon monsieur Delarochette...

SCÈNE V.

PIERKS, GRÉGOIRE, d'homme endormi.

CATHERINE, s'adressant à un promeneur. Monsieur ! excusez-moi ; vous n'auriez pas m' dire osez que je trouverais le Palais-Royal ?

LE PROMENEUR. Mais, c'est ici, mon garçon.

GRÉGOIRE. Ah ! c'est ici... merci, monsieur... Comment, c'est ça ? Palais-Royal, c'est-à-dire j'ai j'ai j'ai (Il regarde de tous côtés.)

PIERKS, regardant sa montre. V'la qu'il n'est pas loin de dix heures, j'vas filer, moi ; d'abord, j'aime pas les endroits où il y a beaucoup d'monde.

(Il remonte le fond, et se trouve en face de Grégoire.) GRÉGOIRE, à part, le reconnaissant. Tiens ! le loup-cervier !

PIERKS, de même. Oh ! le méchant furet. (Haut.) Toi, à Paris, Grégoire ? Comment donc qu'il ça se fait ?

GRÉGOIRE. D'abord... je ne trouve pas convenable, vu mes opinions, que vous me tutoyez.

PIERKS. Ah ! bah !... Tu fais l'fier... parce que t'es dans la capitale ?

GRÉGOIRE. Et vous, qu'vous y faites donc dans la capitale ?

PIERKS. Le quoi que tu te méles ?

GRÉGOIRE. Je me méle de ce qui me regarde, parce qu'on doit toujours s'inquiéter quand on s'en voit quelque part.

PIERKS. Pourquoi donc ça ?

GRÉGOIRE. Pourquoi ?... Ah ! tenez, puisque je vous trouve en face, il faut que j'vous dise tout ce que j'ai là ; ça m'a pèse depuis longtemps. D'abord, primo ; je ne vous aime pas !

PIERKS. Ah ! j'm'en moque bien !...

GRÉGOIRE. C'est pas étonnant, vous qui n'avez pas une affection. Oh ! j'aie ce que vous valez, depuis que j'ai appris certaine chose que vous avez osé faire... Ah ! c'est-y affreux, des hommes comme vous !...

PIERKS. Tu vas t'faire, hein ?

GRÉGOIRE. Oh ! ne m'dites pas de m' taire, parce que j'ai à vous écrier bien fort que c'est vous qui avez causé le malheur de toute la famille Durand !

PIERKS. Qu'est-ce que tu veux donc dire ? méchant taureau ?

GRÉGOIRE. Vauriez vous-même, entendez-vous... C'est quand on est pervers comme vous l'êtes, qu'on est un taureau !... Ah ! j'en ai appris de belles sur vot' compte !... C'est comme ça que vous agissez, vous, parce qu'une belle fille ne veut pas de vous !... Intéressant... supposez que j'vous aie belle fille, moi... non... moi... supposez... est-ce que vous croyez que j'aurais pas mieux aimé cent fois monsieur Jean-Marie qu'un vilain rouge comme vous !

L'HOMME ENDORMI, qui s'est réveillé un peu des derniers mots de Grégoire. Il me semble qu'on a prononcé mon nom.

PIERKS, à Grégoire. Voudrais-tu l'expliquer un peu au large, élucide courage que tu es ?

GRÉGOIRE. Il me semble que c'est clair, puisque c'est moi même Geneviève qui m'a tout conté... à moi tout seul... même qu'elle m'a dit d'garder le secret. J'vous l'écoute à vous,

parce que j'ai vu que vous avez de la discrétion et que vous n'avez pas le direz pas.

L'HOMME, à part. Geneviève?... (Il écoute.)
PIERRE, à Grégoire. Tu veux donc que je le casse les reins? Tu n'as qu'à continuer.

GREGOIRE. J'y veux craindre pas, vous : le chien enragé, comme vous m'avez appelé tout à l'heure, ça n'a pas peur d'un vipère... ça mord aussi!

PIERRE. Ose donc répéter ce que tu disais, et tu vas voir!

(L'HOMME court et se rapproche de Grégoire et de Pierre.)

GREGOIRE. Vous croyez donc que j'ai mis assez d'effort pour avoir peur de vous?... Ouf, c'est vous qu'avez fait manquer l'annonce de M. Jean-Marie avec madame Denise, parce que vous enragiez d'être laid, et que vous n'avez pas pu arriver à vos fins!...

PIERRE. Tonnerre de gredin!... tu vas me l'payer!...

(Il s'élançait sur Grégoire, l'HOMME s'avança et l'arrêta de la main.)

L'HOMME. Un instant!
(Grégoire et Pierre se regardent Jean-Marie; il est mal vêtu et pâle.)

GREGOIRE. M. Jean!... Ah!...

PIERRE. Ah!...

JEAN, à Pierre. Est-ce vrai ce que Grégoire vient de dire?

GREGOIRE. Puisque c'est madame!...

JEAN. Alors, toi-tout!

GREGOIRE. Oh!... qu'est-ce que j'allais dire?

JEAN, à Pierre. Est-ce vrai?

PIERRE. Je n'ai pas l'habitude de répondre, quand on m' parle sur ce ton... Tout ce que j'ai pu dire... c'est que ça galopait-là en a menti!...

GREGOIRE. J'en ai menti! moi!... Monsieur Jean, croyez-vous que j'aurais ma vieille mère; croyez-vous que j'aurais fait un faux serment sur sa tombe?... Eh bien! j'y jure que je tiens de source sûre que certaine que c'est c'brigand-là qui a tout fait.

JEAN, s'élançant d'un bond sur Pierre, et le tenant au collet. Maudite!...

(Mais tout à coup le frère d'Edouard, il l'écarter et Pierre et tombe sur une chaise.)

PIERRE. Vous voulez donc faire du mal au pauvre vieux Pierre?

JEAN. JE VEUX LE TUER!...

(Il porte la main à sa poitrine. Grégoire le fait sauter en grommelant.)

GREGOIRE, à part. Mon Dieu!... qu'est-ce qu'il a donc?... Monsieur Jean?

(Pierre se relève effrayé.)

JEAN, revenant à lui d'un coup. Où est-il?... que je lui venge!...

SCÈNE VI.

JEAN, GREGOIRE.

GREGOIRE. Oh!... il est déjà loin, allez... il n'est emporté comme un fût, mais vous sachez que vous vous sentez?

JEAN. Mieux... mieux... c'est un étourdissement qui m'a saisi... Ah çà! ennuie-t'il tout à la fois, à Paris?

GREGOIRE, embarrassé. Moi?... Oh!... pour rien... C'est un petit voyage que je suis venu faire... pour me distraire... Mais, c'est de vous qu'il faut parler... Voyons, qu'est-ce que vous me direz de bon?

JEAN. Rien...

GREGOIRE. Êtes-vous content? Êtes-vous heureux?

JEAN. Est-ce qu'on est jamais heureux, sur la terre?... (Il respire et se lève.) Ah!... je me sens mieux.

GREGOIRE. Eh bien! vous ne m'avez pas de nouvelles de...

JEAN. De quoi?

GREGOIRE. Eh bien!... de là-bas... qu'est-ce...

JEAN. Ah! oui.

GREGOIRE. Eh bien!... elle n'est pas heureuse, allez!...

JEAN. Ah! c'est comme moi.

GREGOIRE, à part. Comme il me dit cela!...

JEAN. Grégoire, tu ne trouves pas qu'il fait froid?

GREGOIRE. Non! nous sommes en été.

JEAN. Ah!...

GREGOIRE, à part. Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc?... J'ai cru qu'il serait inutile de chercher à causer longtemps. J'en ai eu assez vite cher à moi Geneviève... lui apprenant ma découverte. (Haut.) Eh bien!... il faut que je vous quitte, monsieur Jean, mais j'y reviens!... Où donc que vous demeurez?

JEAN. Moi?... rue Saint-Victor, numéro 5.

GREGOIRE. Ah! où donc que vous habitez? Ah! ben! j'y demanderai... et je trouverai. Dites donc... moi j'y demeure rue Saint-Denis, hôtel du Nord, escalier B, numéro 27. Si vous avez besoin de moi, vous savez, il faut accourir... vous m'y trouverez toujours pour vous rendre service. Alors, au revoir... (Jean ne répond rien. — En sa absence.) C'est égal... il me semble qu'il a l'air un peu plus doux qu'autrefois. (Il sort.)

SCÈNE VII.

JEAN, seul.

Il porte la main à sa poitrine. Encore cette douleur!... Ah!... il faut avouer que j'ai pas de bonheur en rien... Tout à l'heure... je tenais mon mauvais génie... celui qui m'a conduit où je suis arrivé... j'ai pas pu l'oublier... et les forces m'ont manqué... impossible!... Ma colère m'a été bonne qu'à me faire mal!... Ah oui!... c'est la faim... la faim... on en meurt pourtant!... Oh! je n'attendrai pas lâchement cette mort-là, j'en veux pas. J'en connais une autre plus foudroyante. (Il montre son pistolet caché sous son habit. — Après un moment de silence.) C'est à n'y pas penser!... Je n'ai plus rien... En cinq minutes j'ai vu disparaître tout ce que je possédais... j'ai tout vendu, et je suis resté... Je le sentais bien que cet amour me tuait, Monsieur verrou, j'attendais jusqu'à demain matin... et tout sera dit... Je souffre!

(L'HOMME, qui avait été et suivi Grégoire, paraît en fond, regarde s'il n'est pas vu, va à Jean, lui frappe sur l'épaule. Pierre se retourne d'un coup.)

L'HOMME. Il y a un bon jour, à pareille heure, vous êtes assis devant un tapis vert... l'or ruisselait... vous jouiez comme un furieux... et vous perdiez votre dernier louis... Depuis, vous êtes sans ressources; à peine si vous avez l'air de quoi manger... Vous souffrez, parce que le jeu était votre passion dominante, et que vous ne pouvez plus la satisfaire.

JEAN. Vous vous trompez, monsieur, le jeu n'est pour moi, depuis longtemps, qu'un moyen de distraction, je ne suis plus joueur. Il y a de ces douleurs si aiguës, que l'on croit souvent ne pouvoir les apaiser qu'en déchirant le cœur. Par exemple, voilà tout.

L'HOMME. Oh! non, ne parlez pas la même langue; je ne vous comprends pas, mon cher. Le résultat, s'il vous plaît. Au moment où je suis assis, vous avez même le dessin d'un fin air avec la vie... Follet un bon cher, disaient-ils... au nez d'un trop vite... Pourquoi tant se hâter?... Il faut plutôt chercher un moyen de recommencer l'existence... Ce moyen, je viens vous l'offrir.

JEAN. Rien! laissez-moi!

L'HOMME. Vous recevez bien vos amis!

JEAN. Non, mais, tout...

L'HOMME. Sans doute! N'est-ce pas moi que vous avez été heureux de rencontrer et à cinq minutes en arrivant à Paris, moi qui vous ai fait faire votre entrée dans le monde, qui vous ai fait connaître le plaisir, la joie, l'abondance?

JEAN. Et la misère.

L'HOMME. Ingrat!

JEAN. Encore une fois, laissez-moi. Car on-

fin, je ne vous connais pas, j'ignore qui vous êtes!

L'HOMME. Vous allez le deviner... je vous indiquerai la route à suivre... je vous donnerai l'adresse... et vous l'écouteriez... Je serai la tête et vous serez le bras...

JEAN. Mais de quoi s'agit-il?

L'HOMME. Il s'agit tout simplement de persuader à un homme que je vous désignerais... que je viens de rencontrer ici, tout à l'heure... que ce qui lui appartient peut nous appartenir aussi.

JEAN. Mais c'est le vol, que vous me proposez-là!

L'HOMME. Je vous avais bien dit que vous deviez...

JEAN. Je refuse! Avant d'en venir là, je me serai tué, ou je serai devenu fou!

L'HOMME. A votre aise. J'avais besoin d'un ouvrier, vous reculez devant le travail, c'est bien; chacun ses idées. Vous avez peut-être raison, je m'incline respectueusement, et je vous prie d'agréer mes regrets bien sincères. (Il remonte pour sortir.)

JEAN. Encore un mot...

L'HOMME. Alors donc! n'y faites donc pas l'enfant!

JEAN. Je n'ai pas ce que j'accepte.

L'HOMME. Non... mais vous n'êtes pas que vous n'acceptez pas. Réfléchissez... Si vous consentez à me servir... trouvez-vous en noir, à dix heures, au coin de la rue Richelieu et de la rue Saint-Honoré... je vous indiquerai le moyen de vivre encore quelques années.

(Jean ne répond pas. Il est dans un état violent de surexcitation.)

L'HOMME, en s'éloignant. A dix heures!

JEAN, en s'assurant qu'il n'est pas vu. Je souffre!

Quatrième tableau.

LES DIAMANTS.

Cher Grégoire... Le théâtre représente une pièce de l'appartement de Grégoire... — A gauche, une toilette élégante; — à droite, premier plan, une fenêtre donnant sur un jardin. Au fond, à gauche, une porte donnant dans un salon — au fond, de face, une meuble, bal... On entend le bruit d'un quatuor... — A lever du rideau, Baptiste, un domestique, apporte un candélabre qu'il place sur la toilette, éteint, installe.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, sortant du salon, un domestique.

Baptiste! demandez à Rose si madame sera bientôt visible?

APRISTE. Oui, monsieur. (Il sort.)

GEORGES, seul, il s'assied à gauche. Ce bruit me fatigue!... j'avais besoin de respirer... Ah! je dormirais tout ce bout de temps... Et ce paysan, qui vient encore raviver mon désespoir! ce Pierre!... Eh! bien, que son fait, après tout, que Jean-Marie soit à Paris... En quoi peut-il m'influer sur ma vie?... Je ne le crains pas... à moins que Denise... Non... oh! non. Denise est aussi pure que les anges!

(Denise sort de la porte du fond à droite.)

SCÈNE II.

DENISE, GEORGES.

DENISE. Vous me demandez, mon ami?

GEORGES, se levant. Oui, Denise, oui... j'étais inquiet, vraiment; le bal va bientôt finir, et vous n'avez pas paru de la soirée... tout le monde ne sait que penser de votre absence...

DENISE. J'étais si souffrante... Pardonnez-moi, Georges.

GEORGES. Madame de Fréville ne pouvait pas

se consoler... vous savez combien elle vous aime!

DESENTE. Ah! elle est venue?... elle est si bonne!... ah! que je suis heureuse!

GEORGES. Et puis, je desirais vous voir aussi... vous qui êtes la plus belle de toutes les femmes de ce bal!

DESENTE. Vous me flattez toujours... (Elle s'assied à gauche.)

GEORGES. C'est que je vous aime, Denise.

DESENTE. Trouvez-vous pas, Georges, qu'on est bien mieux ici qu'en dans ce vilain salon, où l'on ne peut même pas penser à son aise?

GEORGES. Vous aimez trop la solitude, Denise.

DESENTE. Ah! c'est un reproche!

GEORGES. C'est dans votre intérêt seul que je parle.

DESENTE. Eh! bien, mon intérêt est de me souhaiter que je sois heureuse, et que je sois heureuse loin d'un idiot... Tenez, aujourd'hui, je suis dans un de ces moments de tristesse...

C'est comme si un malheur me menaçait... Ah! j'ai reçu une lettre de mon père, ce matin.

GEORGES. S'adressant à moi, n'est-ce pas? Vous ne m'en avez pas dit... Et de quel vous parlez-il?... Tout est bien, là-bas?

DESENTE. Oui... il est triste aussi, le pauvre père!

GEORGES. Tenez, Denise, cette lettre est peut-être cause en partie de la mauvaise disposition dans laquelle vous vous trouvez ce soir.

DESENTE. Non.

GEORGES. Si, allez... je l'ai remarqué, du reste à des jours où vous recevez des nouvelles de votre père, vous n'êtes plus la même... Ah! c'est que ce pays vous rappelle des souvenirs...

DESENTE. Ah! Georges!

GEORGES. Je le comprends, eh! mon Dieu, Denise, ne vous en faites pas... je vous comprends... vous savez que je suis ténébreux.

DESENTE. Georges! c'est que mon père est triste, voilà tout.

GEORGES. Eh! bien! mais vingt fois je lui ai proposé de venir se fixer à Paris... près de moi... Pourquoi n'a-t-il pas accepté?

DESENTE. Parce qu'il est vieux, Georges; parce qu'il lui faudrait changer ses habitudes... recommencer sa vie... et vous savez, à son âge... on n'aime pas le changement.

GEORGES. Et puis, toujours sa première pensée... il ne voulait pas que vous fussiez une femme... Il n'a jamais vu ni mère ni fille avec plaisir... Comme vous dites bien, Denise, il n'aime pas le changement.

DESENTE. Georges, vous m'avez promis de ne plus me rappeler...

GEORGES. Ah! c'est qu'il faudrait que je ne me souvinsse pas moi-même, Denise!... Croyez-vous que je ne souffre pas de votre indifférence?... Croyez-vous que je ne me repens pas parfois de vous avoir presque forcée d'accepter un amour qui vous gêne, et qui vous contraindrait?

DESENTE. Ah! vous me connaissez donc bien bien... pour parler ainsi!... Forcer!... Ah! n'est-ce pas moi qui ai insisté!

GEORGES. Oui, pour le bien d'oublier qu'il avait existé un monde un homme qui s'appelait Jean-Marie Durand!

DESENTE. Ah! ne prononcez jamais ce nom-là devant moi, Georges, il me fait trop mal!

GEORGES. Eh! bien! me suis-je trompé? Vous voyez quel effet produit sur vous le nom seul de cet homme... Vous pleurez? Vous souffrez, n'est-ce pas?... Ah! vous l'aimiez toujours, Denise!

DESENTE. Je le devais... Non, je ne l'aimais plus... je l'ai oublié jadis!

GEORGES. Mais, vous pleurez, Denise.

DESENTE. Je pleure... je pleure... parce que vous me faites du chagrin... parce que vous me jetez toujours au visage, ce passé que je veux oublier... je pleure... parce que vous êtes le plus digne, le plus noble des hommes, que je voudrais vous aimer comme vous m'avez

été de l'être... et que je suis bien à plaindre... que je suis bien malheureuse!... (Elle pleure et jette à gauche.)

GEORGES. Pardieu... Bêtise... pardon!... Voyons, ne pleurez pas... excusez... je ne suis pas respectable, non plus autant que lui le crois...

Je l'aime trop moi-même... je suis jaloux!... Oh! si tu savais ce que je donnerais pour que tu me dises de t'aimer aussi, Georges!... Si tu savais comme je remercierais Dieu, alors...

comme je serais bien... comme je serais heureux... comme je serais riche!... Et ce cœur d'ange que tu m'as donné, si tu savais comme je l'embrasserais soigneusement dans le mien, comme je l'adorerais à jamais, comme je vivrais de sa vie, de ses battements!...

Et comme je le disputerais à Dieu lui-même. (Il tombe à genoux.)

DESENTE, entrainée dans les bras de Georges. Georges! Georges!

Elle retombe en pleurant sur le fauteuil à droite.)

GEORGES, se levant, avec douleur. Ah! fou que j'étais!... de penser qu'il y avait peut-être pour moi un peu de plus chez cette femme!...

Comme je l'ai de penser que je pourrais lui lier à jamais ce souvenir... cette passion qui m'a tué... mais les deux, Denise... car j'en mourrais, moi, si je ne me bats pas avec votre cœur!

DESENTE, se levant et prenant Georges par le cou. Oh! non! vous ne mourrez pas... et je vous aime... parce que je vous aime... et que je veux partager la vie avec vous... avec lui...

Georges... Est-ce que nous ne pourrions pas trouver encore assez d'argent, pour nous rendre un peu de bonheur?

GEORGES. Ah! Denise... ne me parle pas ainsi!

DESENTE, s'adressant à gauche. Si... Laissez-moi tout dire à mes amis, il y a des moments où Dieu nous fait voir clair dans notre âme...

Ecoutez, Georges, à moi reprochez tout à l'heure... ma tristesse... mon ennui... ma tristesse... Non, c'est l'état de l'âme, de l'âme ardent, de l'âme comme le feu... et cet amour, c'était pour toi qu'il m'aimait...

C'est pour toi qu'il vient d'être... Georges... tu viens de rompre mon cœur!... tu viens de me faire renoncer... de me faire renoncer!

GEORGES. Ma Denise!

DESENTE. Oh! j'en suis sûre, va, Dieu me le dit!

FIN D'ACTE.

Où, je vous prie d'observer, dans mon âme. Et d'observer lui-même mon bonheur!

Je le vois là, je suis bien votre femme! Je puis enfin laisser parler mon cœur, et j'ai pu souffrir, oui, je suis malheureuse.

Mais vous aimez, Georges, à tout effacer, et tout oublier, oui, je suis bien heureuse, en vous aimant, d'oublier le passé! (Alc.)

GEORGES, à Denise. C'est vrai, Denise, ce que tu m'as dit... c'est bien vrai...

DESENTE. Est-ce que tu meurt, quand on aime? Georges. Merci, Denise, merci... En lui fait tout oublier... la vie de me faire revivre l'avenir!... Et moi, qui me croyais perdue!...

Moi, qui pensais à mourir!... Oh! pardon, mon Dieu!... j'avais perdu l'esprit, vous m'avez rendu plus que du bon sens. (Rose paraît.)

SCÈNE III.

DENISE, ROSE, GEORGES.

ROSE, Madame...

GEORGES. Madame, est-ce que vous venez?

DESENTE. Je voulais demander à madame si elle m'en avait parlé?

GEORGES. Rien... oh! rien... pas ce soir...

DESENTE. Quoi donc? Je veux savoir...

GEORGES. Rien... c'est une bagatelle que j'avais fait venir de chez mon joaillier, et que je voulais offrir ce soir comme à cette heure...

DESENTE, se levant. Une surprise? Oh! je veux la porter... me fâche qu'un instant... Où est-elle, Rose?

ROSE. Dans votre chambre, madame, et si vous voulez...

DESENTE. Oh! venez, venez, Rose, vous allez me la donner!

GEORGES. Mais c'est un enfantillage, Denise... une autre fois...

DESENTE. Non, monsieur, je le veux (à Georges, mystérieusement). Tu m'as dit que j'étais brille, tout à l'heure... oh! bien, je veux encore être plus belle pour toi! Vite, Rose, venez!

(Elle rentre par la porte de gauche, d'encore.)

GEORGES, seul un instant. C'est comme un rêve!

SCÈNE IV.

GEORGES, M. DE FREVILLE, Mlle DE FREVILLE, entrant, du fond, par la porte de salon et regardant Georges.

M. DE FREVILLE. Ah! mon cher Georges, je vous cherchais pour vous dire adieu.

GEORGES. Comment, déjà? Attendez au moins une minute, que Denise vienne vous dire à sa venue!

Mlle DE FREVILLE. Oh! que c'est mal de sa part! on ne l'a pas vue de la soirée...

GEORGES. Pardonnez-lui... la suite d'une indisposition... mais tout à l'heure, en lui parlant de vous... je l'ai décidée à paraître un instant... elle va venir...

Mlle DE FREVILLE. Comme je vais la remercier!

SCÈNE V.

GEORGES, M. DE FREVILLE, DENISE.

DENISE, croyant Georges seul. Ah! mon ami, c'est charmant!... Denis... c'est vous, Louise...

Mlle DE FREVILLE. Il faut donc venir vous chercher, pour vous dire adieu, encore! (M. de Freville cause avec Georges.) Mais il est fort tard... Quelle charmante toilette vous avez là!

DENISE. Vous trouvez?

Mlle DE FREVILLE. Mais je ne vous connais pas cette parure de diamants.

DENISE. C'est Georges qui vient de me la donner... N'est-ce pas qu'elle est jolie?

Mlle DE FREVILLE. Ah! c'est délicieux, de Freville!... voyez donc comme c'est charmant! que cela va bien!... Ah! que j'en aimerais une pareille!

GEORGES, à M. de Freville. Vous entendez, mon ami?

Mlle DE FREVILLE. Eh! bien! puisque madame a daigné faire acte de présence, nous allons vous quitter cette fois.

M. DE FREVILLE. Ah! pardon, je suis un écrivain impatiente... madame avait écrit une lettre d'adieu, et je vous la remettrai de la part... j'en ai encore la réplique d'une correspondance, et je veux profiter de mes droits.

DENISE, donnant à M. de Freville. Payez-vous vite, s'il vous plaît.

Adieu, à M. de Freville. Si vous voulez, madame, c'est tout qui sera votre débiteur.

Mlle DE FREVILLE. Je ne prie pas à mes amis, je dis adieu.

(Elle donne la main à Georges) - Ils entrent dans le salon tous quatre.)

(Pendant cette scène, la porte du salon est restée ouverte. - On a vu une main regarder du côté des personnages présents au salon, quand ils sortent.)

- Cet homme des salons et votre scène, comme le dit-elle, cet homme est l'homme du Palais-Royal, qui est venu parler à Jean.

en voyant des gens dans la souffrance, comme pour dire : ça les distrairait. Eh bien non, ils ont tort ! Ils ne savent donc pas qu'il a fait du bien, des larmes, qu'il soulage ? Mais, je vous comprends bien aller... Et si j'y perdais mon mari, j'ai bien peur que je serais la plus malheureuse des femmes !... Et que j'ai n'aurais pas ceux qui m'aiment : ça s'passera. (Il pleure.)

GENEVIEVE. Bon Grégoire !

CAZORNE. Mais également ; si j'avais là, devant moi, une petite enfant chérie qui soit leu gentille, ben mignonne, et m' fasse des sourires et des caresses. Oh alors ! j' pourrais plus du tout à mourir, et j' voudrais vivre, en continuer... viv' pour c' la chère petite. Vivre, pour la voir grandir, et ça s'rait une consolation tout d' même de dire. C'est à toi, mon bébé, que je dois de ne plus pleurer... parce que tu m'as donné du courage et de l'espoir, en m' faisant la petite risette et me baissant sur les deux joues. V'la ce que je dirais, moi, m'am Genevieve ; et c'est du bon de l'âme que je vous parle... D'abord... comme un frère, comme tout ce qu'il y a d' plus sacré, comme si j'étais vot' mère, enfin !..

AIR de Céline.

Malade, se penchant confiante,
C'est Grégoire qui vous le dit,
Vous offrez la providence.
J'ai du cœur, si je n'ai pas d'esprit :
Dien ne veut pas qu'on désespère
Quand on a pour argent comptant
Et la sainte amitié d'un père,
Et la sœur d'un enfant : [bis]

GENEVIEVE. Ah ! que c'est bien, ce que tu m'as dit là... Grégoire, j'aimerais toute la vie.

CAZORNE. *Embrassez après un silence.* Bites donc m'am Genevieve, si vous voulez m' permettre ; comme vous n'avez pas besoin d' moi pour le moment, j' vas m' jeter un p'tit instant sur mon lit. Ça me défatiguera un peu ; avec ça que j' n'ai pas dormi c' la nuit... j'étais bousculée de c' te rencontre... j'espérais... Et à ce qu'il paraît que j' plaisir, ça empêche de dormir tout comme le chagrin. Eh ben, c'est ça, hein ?

[Elle se dispose à sortir à droite.]

GENEVIEVE. Oui, mon bon Grégoire, tu dois avoir tant besoin de repos, je te laisse.

CAZORNE. Comme c'est heureux de demeurer près l'un de l'autre ; si vous avez besoin de moi, vous savez, vous frapperez fort à votre... j'ai pas l' sommeil dur, à revoir. Je suis là.

[Genevieve entre dans sa chambre à droite.]

CAZORNE. Bonsoir, m'am Genevieve... A revoir. Si arrivait quelque chose, vous frappez. Hein ?

GENEVIEVE, de sa chambre. Oui Grégoire, oui.

CAZORNE, seul. Ah ! j'ai besoin de me l'faire un peu, tout d' même ; j'ai éreinté ! [Il s'étend sur le lit.] Et c'est dur leur lit... c'est une pierre... j'aimerais mieux quelques bonnes bottes de paille ; c'est plus naturel au moins ; mais avec leurs plâches. Pourvu que j' puisse dormir un brin !

SCÈNE III.

GREGOIRE, JEAN.

[La porte de la chambre de Grégoire s'ouvre bruyamment ; — un homme entre comme poursuivi, — ferme la porte au verrou. — C'est Jean-Marie, qui a toutes les apparences de l'ivresse. — Grégoire, un peu sonné, se réveille en sursaut.]

CAZORNE, se levant. Hein ? qui est-là ?

JEAN. C'est moi !

GREGOIRE. Monsieur Jean ? Ah !

JEAN. Chut ! tais-toi, tu me perds !

GREGOIRE, stupéfait ne comprend rien, seulement il parle bas. Tous la scène entre Jean et Grégoire doit être jouée à mi-voix. Genevieve ne doit rien entendre. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

JEAN. Ne rien dire. [Il va écouter à la porte.] Ils ont perdu ma trace.

GREGOIRE. Qu'est-ce que c'est donc, hein ?

JEAN. Je l'expliquerais tout ; mais pas à présent. Attends. [Il va écouter de nouveau.]

CAZORNE, à part. Qu'il tout ça veut dire ? Si j'avertissais m'am Genevieve ? Oh non ! comme ça, tout d'un coup, ça pourrait lui faire du mal.

JEAN. Tu es étonné de me voir, n'est-ce pas ?

GREGOIRE. Ah ! j' suis ben content ! Et vous allez rester un peu ?

JEAN. C'est ce que j'allais te demander. Il faudra que tu me gardes deux ou trois jours.

GREGOIRE. Tant que vous voudrez.

JEAN. Je te dirai ce qu'il faut faire.

GREGOIRE. Ah ! il y a donc quelque chose à faire ?

JEAN. Oui... pour détourner les poursuites.

GREGOIRE. Je comprend rien. Ah !... les poursuites ?

JEAN. Mais oui... Tu ne me comprends donc pas ?

GREGOIRE. Si, si, si... [A part.] Je n' comprends rien.

JEAN. Et puis tu m'aidas... nous partirons... lui... si tu veux, je partagerai avec toi...

GREGOIRE. Tout ce que vous voudrez.

JEAN. Mais d'abord, il faut du mystère !

GREGOIRE. Oui, oui, oui !

[On entend du bruit dans l'escalier.]

JEAN, écoutant. Ecoute ? Est-ce que tu n'entends pas ?

GREGOIRE. Dans l'escalier ?

JEAN. Oui... les pas de plusieurs hommes.

GREGOIRE. Non.

JEAN. Je te dis que si enche-moi... je suis perdu !

CAZORNE, commençant à s'effrayer. Mais qu'est-ce que c'est donc que tout ça, monsieur Jean ?

JEAN. C'est... c'est qu'on vient m'arrêter pour me conduire en prison...

GREGOIRE. Vous ! c'est-là Dieu possible ? Mais ça n' se peut pas, ça !

JEAN. Je ne veux pas qu'on m'arrête.

GREGOIRE. M'sieur Jean... j'en suis sûr... j' n'ai pas pas c' qui en est... j' n' veux rien savoir... mais j' vous sauverai...

JEAN. Il n'est plus temps... les voilà... je les entends...

CAZORNE, frappé d'une idée. Laissez-moi faire. Jean va écouter à la porte. Grégoire [frappe à la porte de Genevieve.] Dites donc, dites donc, m'am Genevieve, il faut que vous cachiez quelque'un qui est poursuivi... il faut lui sauver la vie, ouvrez ! [On frappe à la porte.] (A Jean.) N'ouvrez pas !... (A l'homme du dehors.) Qu'est-ce qui est là... qu'est-ce que vous voulez ?

L'HOMME, du dehors. Ouvrez !

CAZORNE. Attendez ! j'ai couché, je m' lève. [Allant à la porte de droite.] Madam ! madam !..

L'HOMME, du dehors. Ouvrez donc ! c'est un ami.

CAZORNE, ouvre. Oui, un ami ! Voilà, voilà !.. il faut bien le temps. [Georges Delcroix entre.]

SCÈNE IV.

GREGOIRE et GEORGES, à gauche, JEAN et GENEVIEVE, à droite.

GENEVIEVE, sortant de sa chambre. Oui, il faut le sauver ! [Reconnaissant Jean.] Vous, Jean ? qu'avez-vous donc ? comme vous me regardez !

JEAN. Chut ! parlez bas... ils sont là.

GEORGES, à Grégoire au fond. Jean et Genevieve sur le devant, c'est lui !

GREGOIRE. Oui, monsieur Georges !

GEORGES. Tais-toi. [Il écoute à la porte.]

GENEVIEVE, à Jean qui est comme abruti d' la vue de sa femme. Jean ! parlez-moi donc ? vous êtes poursuivi, n'est-ce pas ? Expliquez-moi tout, je m'effrayerai de rien...

JEAN. En prison... ils veulent m'y conduire.

GENEVIEVE. En prison ? mais pourquoi, par quelle méprise ?... ou se trompe... répondez donc ?

JEAN. Oh, on se trompe... je ne sais pas....

GENEVIEVE. Vous êtes bien pâle aussi ! vous avez souffert ?

GENEVIEVE. Oh ! oui, va, bien cruellement ! mais tu ne me quitteras plus... Sais-tu que j'ai failli mourir, moi, quand tu t'es sauvé de la maison, en me laissant cette affreuse lettre que le diable t'avait dressé ? Et si j'étais morte, qui est-ce qui aurait pris soin de l'enfant ?

JEAN. L'enfant a-t-il vous avec lui enfant ?

GENEVIEVE. Que dis-tu donc, Jean ?

CAZORNE, n' Georges. Mon Dieu... est-ce que je devine, monsieur Georges... et son pere, qui sera ici tout à l'heure.

GEORGES. Ah ! viens... il faut prévenir un nouveau désespoir !

[Georges et Georges sortent par le fond.]

SCÈNE V.

GENEVIEVE, JEAN.

GENEVIEVE. Qu'est-ce que tu me dis donc, Jean ? mais oui, notre enfant ! notre petite Marie, ta fille.

JEAN. Laissez-moi... j'en ai pas de fille, moi, bon... pouvez jeter... elle maudrait son pere !... non je n'ai pas d'enfant... si j'en avais un... je le tuerais !

GENEVIEVE, poussant un cri. Ah !

JEAN. Oui, je la tuerais, puisque je suis na voleur !

GENEVIEVE. Mon Dieu !... la folie... ah !

[Elle tombe sur une chaise à gauche.]

JEAN. Mais vous êtes bonne vous, madame, vous ne me démentez pas ; je resterai ici toujours, là ; vous direz que je suis votre frere et je vous aimerai bien.

GENEVIEVE. Etait-ce ainsi que je devais le revoir, mon Dieu !

JEAN, prenant ses choses. Ecoutez ; je vais tout vous dire... j'ai été bien coupable, aller... j'aimais Denise Gautier, je ne sais pas pourquoi, mais cet amour était devenu ma vie... on m'a réparé d'elle... alors j'ai été malheureux... j'ai tout oublié... le désespoir m'aiguillé... je suis devenu criminel.

GENEVIEVE. Pitié ! pitié !..

JEAN. Vous pleurez !... ah ! je vous disais bien que vous étiez bonne... mais je ne sais pas ce qui s'est passé en moi... seulement, je me suis souvenu qu'il y avait au monde une pauvre femme que j'avais abandonnée, et qui a dû être bien malheureuse aussi !

qu'elle est là... où me cacher... où fuir?... honte sur moi!... Je suis un... mais je vais devenir fou...

GEORGES. Je vous dis qu'elle est près de vous... que vous allez la voir.

JEAN. Non... je ne veux pas... ou malheur!... GEORGES, courant à Jacques des bras duquel il prend Marie et l'entraîne devant Jean. Dieu de bonté, sois avec nous!... Marie embrasse ton père...

MARIE, tendant ses bras vers Jean. Petit père?..

JEAN. Sa voix... C'est sa voix?... elle sait tout... Je n'oserais jamais la regarder.

MARIE. Père...

JEAN. Encore... c'est le remords qui me vaissit... qui me brûle... ils l'ont voulu, les infâmes! plutôt la mort pour nous deux!...

(Il s'élançait furieux vers la maison, prend une botte et s'avance vers Marie, puis s'arrête tout à coup,

il recule, la botte lui tombe des mains. Marie lui tend toujours les bras.)

GENEVÈVE, poussant un cri. Ah!..

JACQUES. Mon fils, pitié...

GEORGES. Prier!..

JEAN. Il va s'essayer sur le bon de gazon, d Marie. C'est bien toi... Marie...

MARIE. Oui, papa.

JEAN. Tu ne me fais pas?... tu ne m'as pas ton père?..

MARIE. Oh! non...

JEAN. Non?... non?... (Il s'avance vers elle) Est-ce que tu voudrais m'embrasser?

MARIE, se jetant dans les bras de son père. Oh! oui... oui... papa.

JEAN. Ah!... encore... encore... ma fille... ma fille... Mais qu'est-ce que j'éprouve? je n'ai jamais ressenti... (A Georges, qu'il aperçoit près de lui.) Ah!... monsieur De la Roche, je suis bienheureux... je suis votre nom, allez...

(Il embrasse encore une fois Marie. Serre la

main à Georges, et va vers son père.) Mon père!...

(Il s'incline devant lui avec crainte et respect.) JACQUES, lui tendant ses bras. Mon fils. (Il l'embrasse.)

GRÉGOIRE, s'avançant vers Jean avec Catherine. Monsieur Jean-Marie, nous sommes aussi un peu de la famille... n'est-ce pas?... et une poignée de main ne nous ferait pas de mal...

JEAN. Grégoire... Catherine... mes bons amis.

(Il se trouve alors près de Geneviève, va pour lui parler, s'arrête sans oser dire un mot. — Il courbe la tête comme honteux de son passé. — Tout à coup il lève le tête, va prendre sa fille Marie par la main, et l'amène devant sa mère en disant :)

Marie... demande pardon... pour moi à ta mère...

(La petite fille s'agenouille honteusement devant Geneviève. — Geneviève le couvre de baisers en regardant Jean-Marie, qui serre la main à Georges. Tableau à composer pour le baiser du ridoune.)

(On peut supprimer tout le chant sans nuire à l'action de la pièce.)

4961

FIN.

N.^o d' Invent:

1849



